



**HAL**  
open science

## Désignateurs et renvois

Romain Alloncle

► **To cite this version:**

| Romain Alloncle. Désignateurs et renvois. Philosophie. 2011. dumas-00673891

**HAL Id: dumas-00673891**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00673891>**

Submitted on 24 Feb 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Romain ALLONCLE

## Désignateurs et renvois

*Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »*

Mention : Philosophie

Spécialité : Philosophie et langages (R)

*sous la direction de M. Denis PERRIN*

**Année universitaire 2010-2011**





Romain ALLONCLE

Projet de mémoire  
Désignateurs et renvois

Université Pierre Mendès France  
Département philosophie  
Master 1 Philosophie et langages  
Année 2010-2011

Directeur de projet : Denis PERRIN

## Sommaire

Introduction.....	4
I Renvoi direct et renvoi indirect.....	6
1. Référence directe et descriptivisme.....	6
1.1 Connotation et dénotation.....	6
1.2 Signification et dénotation.....	7
2. Frege et le cercle de Vienne.....	11
2.1 Sens et dénotation.....	11
2.2 Sémantique standard : extension et intension.....	16
3. Le problème de la coextensionnalité nécessaire.....	21
II Dynamique objective du renvoi.....	24
1. Flexibilité.....	24
1.1 Contexte et occurrence.....	24
1.2 Situation.....	25
2. Rigidité.....	26
3. Des degrés de sensibilité : le système de Kaplan.....	31
III Dynamique subjective du renvoi.....	35
1. Le syndrome <i>Humpty Dumpty</i> .....	35
2. L'exemple de l'intentionnalité.....	37
3. À propos de l'abstraction.....	40
Conclusion : quel chemin emprunter ?.....	42
Annexe.....	44
Bibliographie.....	51

## Introduction

Le problème que je me propose d'étudier s'installe dans la sphère sémantique du langage. Cette dernière se rapporte à ce que l'on nomme communément le « contenu » d'une expression linguistique, c'est-à-dire à ce qu'elle met en œuvre en dehors de sa simple forme matérielle ; car il est évident que connaître un mot ou une expression passe par autre chose que le simple fait de l'avoir entendu ou lu. Il s'agira pour nous de déterminer avec précision ce contenu.

Accéder à cet horizon lointain ne semble pas aisé tant l'entreprise paraît difficile. Pour commencer, nous nous limiterons donc dans le présent travail à l'étude des composants d'une phrase, laissant celle-ci, dans son unité, de côté pour plus tard, partant du principe cartésien qu'il faut étudier ce qui nous semble le plus simple avant, même si, nous allons le voir, la plupart des mots ne pourront jamais être considérés totalement indépendamment de leur participation à un énoncé. Lesdits éléments constituant un énoncé complet sont, entre autres, les noms propres, les indexicaux, les termes conceptuels ou généraux ou encore les descriptions définies. Nous les regrouperons sous l'appellation de « désignateurs », que nous empruntons à Carnap<sup>1</sup>, en écartant bien évidemment les énoncés déclaratifs de la liste.

Le terme de « contenu », en plus d'être quelque peu métaphorique, a déjà été employé dans diverses acceptions. Je me propose donc d'employer un vocable qui, me semble-t-il, est tout à fait neutre : celui de « renvoi »<sup>2</sup>, ce qui permettra d'éviter toute confusion. Un désignateur renvoie à certains *types de choses* selon, potentiellement, un certain *mode*. Je ne définirai pas plus ce terme et nous nous contenterons d'une compréhension intuitive, le but étant qu'il puisse accueillir tout type d'élément sémantique. Pour prendre un exemple, on dit, en sémantique standard, qu'un désignateur possède une extension et une intension. Nous, nous dirons qu'il « renvoie » à une extension et une intension. De même, Mill affirme qu'un nom propre par exemple dénote un individu. Nous pourrions dire qu'il « renvoie » à un individu etc. La seule connotation qui ressort véritablement de ce mot est qu'il présuppose une action. Cela nous convient néanmoins, car, après tout, le langage est destiné à être utilisé.

Un point intrigant à propos du langage c'est pourquoi, alors que, finalement, il nous est présent dans sa totalité, se construisant à travers l'homme, nous est-il à ce point étranger ? Peut-être est-ce parce qu'il faut utiliser le langage pour en parler ou bien encore parce que la connaissance que nous en avons se construit à partir de son usage. Quoi qu'il en soit, le désignateur, dans son

1 « Ces expressions comprennent les énoncés (déclaratifs), les expressions d'individus, (*i.e.* les constantes d'individu et les descriptions d'individu) et les prédicateurs (les constantes de prédicat et les expressions de prédicat composées, y compris les expressions d'abstraction) » Carnap, *Signification et nécessité*, p. 47.

2 J'aurais pu employer, à la place de « désignateur », et pour poursuivre dans la même logique, le mot « renvoyeur », mais il s'avère qu'il m'écorche véritablement les oreilles.

fonctionnement interne, si je puis dire, nous échappe. À nous donc de le mettre à jour.

Pour cela, nous allons établir ce qui a été dit avant nous, analyser les systèmes sémantiques proposés par différents penseurs. Ces conceptions sont diverses et variées et chacune apporte son lot d'originalité, de solutions mais aussi de problèmes et il s'agira d'organiser cette multitude d'idées.

Les problèmes abordés tourneront pour la plupart autour de la notion de 'référence' et du débat entre référentialisme et descriptivisme. Si ce dernier occupe une place importante, je ne veux pas en faire l'unique fil conducteur de mon travail, au risque de m'enfermer potentiellement dans une distinction qui pourrait peut-être être dissoute par d'autres considérations – même si ce débat pourrait nous y conduire. Disons que je n'ai pas comme but principal de trancher soit en faveur du descriptivisme soit en faveur du référentialisme. Une troisième alternative est peut-être possible ou bien est-il envisageable de faire cohabiter les deux dans un système plus global (par élargissement des notions par exemple).

Notre analyse présentera trois principaux mouvements. Le premier considérera le désignateur d'un point de vue objectif et statique, c'est-à-dire que nous verrons jusqu'où peut nous conduire une analyse qui considère un désignateur avant tout en tant que mot, indépendamment de son appartenance à un énoncé et, plus généralement, indépendamment de son emploi. Le deuxième, toujours de manière objective, verra comment le fait d'utiliser un désignateur peut déterminer son contenu sémantique (ses types de renvoi) et comment la dynamique des renvois peut être systématisée, tout en incluant ou invalidant les résultats de ce qui aura précédé et en proposant des solutions à ce qui ne pouvait être réglé sans prendre en compte le fait que le langage s'insère dans un environnement particulier. Pour finir, nous envisagerons le cas d'une sémantique cognitive qui, même si elle est largement critiquée par la sémantique référentielle, ne doit pas être mise de côté avant d'avoir prouvé qu'elle se fourvoie, ce qui, pour ma part, ne me semble pas être le cas.

Notre décortication de la structure sémantique des désignateurs devrait nous permettre de mettre à jour les aspects dont un système sémantique doit rendre compte ; et l'importance de la sphère subjective nous amènera à envisager l'établissement d'un système sémantique au sein d'une conception plus large qui inclurait la pensée humaine dans son rapport au monde. Plus spécifiquement, notre étude nous conduira aux bornes de la philosophie du langage avec, d'un côté, la question sur le statut ontologique de l'objet, et, d'un autre côté, la capacité de l'homme à utiliser et produire des concepts.



## Renvoi direct et renvoi indirect

## 1. Référence directe et descriptivisme

## 1.1 Connotation et dénotation

La première idée qui peut nous venir à l'esprit lorsque l'on nous demande ce qui est associé à un désignateur et comment, c'est de dire qu'il est la marque d'une chose ou d'un ensemble de choses. Ainsi « lapin » nous renvoie à l'ensemble des lapins et « Platon », au philosophe. Il n'y aurait rien d'autre, aucun intermédiaire entre le mot et la chose. Difficilement soutenable pour les termes généraux comme les noms d'espèces, certains voient dans les noms propres le renvoi immédiat à l'objet. C'est le cas de Mill par exemple<sup>3</sup>. Ce dernier pense qu'un désignateur peut posséder jusqu'à deux aspects : la « connotation » et la « dénotation ». Tous les désignateurs ont une dénotation c'est-à-dire que tous renvoient à un ou plusieurs objets. En revanche certains n'ont pas de connotation *i.e.* de propriété qui leur serait attachée. « Platon » désigne Platon, point ; un nom propre étant comme « une marque à la craie sur la porte d'une maison »<sup>4</sup>. « Lapin », d'un autre côté, désigne l'ensemble des lapins seulement parce qu'à « lapin » nous accolons un ensemble de propriétés (proportion des oreilles par rapport à la tête, alimentation etc.), qui permettent de les identifier. Il en va de même pour ce que Russell appellera les descriptions définies<sup>5</sup> telles que « le cheval de Gandalf » qui, si elles désignent un individu unique, le font par l'intermédiaire d'une caractéristique singularisante. Les termes généraux et les descriptions procèdent de la même manière, c'est-à-dire par déterminations qualitatives, et leur différence est plutôt d'ordre quantitatif. On ajoutera également que, chez Mill, la dénotation et la connotation sont à la fois l'action de renvoyer et ce à quoi l'on renvoie. Un nom propre connote et possède une connotation (l'objet connoté). Il ne semble pas que nous puissions dire que la connotation soit référentielle. Seule la dénotation va « chercher » l'objet si l'on peut dire, ce qui est flagrant lorsque nous considérons le cas des noms propres où il n'y a pas d'intermédiaire entre eux et les objets qu'ils dénotent. C'est ce que nous appelons une « référence directe ».

---

3 Pour ce qui suit à propos de Mill, cf. Recanati, *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, chap. 2 § 1.

4 *Ibid.*, p. 54.

5 Cf. *infra* I, 1, 1.2.

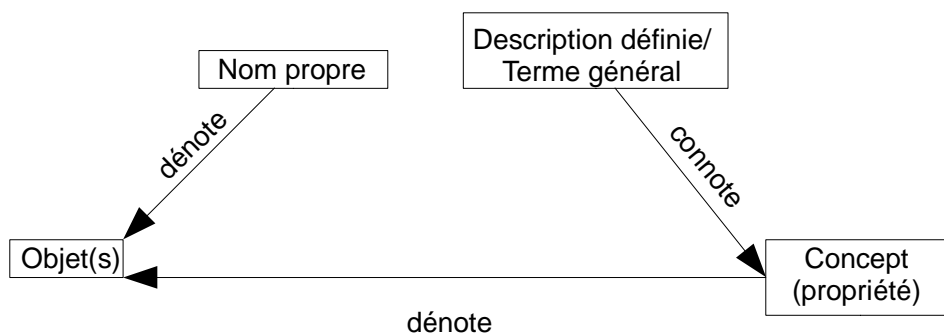


Schéma 1. La conception de Mill

Exposé ainsi, le système de Mill est, de manière générale, relativement simple. Il utilise peu d'éléments mais permet d'expliquer de nombreuses choses. Nous pouvons néanmoins nous poser quelques questions. Quelle est la nature d'un concept (ou d'une propriété) par exemple ? Cette question n'est pas spécifique au système millien, c'est certain et, précisément, y répondre pourra avoir son importance si l'on veut établir un système complet. De même, si le nom est comme une marque sur la porte d'une maison, il est évident que nous n'emportons pas la porte afin de nous rappeler où nous habitons. Cela serait absurde – et totalement contreproductif. Sûrement, nous ne nous promenons pas avec Platon sous le bras pour que nous puissions parler de lui. Nous comprenons par « Platon » quelque chose comme « celui qui se nomme "Platon" » car c'est tout ce que fait un nom propre : nommer. Mais dès lors que nous acceptons cela, qu'en est-il des cas d'homonymie ? Imaginons qu'une personne sache qu'un même nom s'applique à deux individus bien distincts (disons « Pierre »). Lorsqu'elle emploiera le nom « Pierre », elle parlera de l'un des deux et non pas des deux à la fois. Comment expliquer la sélection de la dénotation si elle n'est guidée que par une convention linguistique commune (« Pierre » dénote celui qui s'appelle « Pierre ») ?

## 1.2 Signification et dénotation

Nous retrouvons globalement la même idée chez Russell, bien que celui-ci réduise les noms propres aux seuls indexicaux (il considère que « Platon » est, dans la majorité des cas, une description définie masquée, déguisée<sup>6</sup>). Puisque nous avons adopté le terme de « renvoi » il me paraît essentiel de préciser que c'est chez Russell que cette idée est la plus utilisée. Comme chez Mill, le système est binaire et met à contribution deux éléments sémantiques : la signification

<sup>6</sup> « Les mots communs, même les noms propres, sont réellement la plupart du temps des descriptions. » Russell, *The problems of philosophy*, p.29, trad.

(« *meaning* ») et la dénotation (« *denotation* »). Il ne faut pas entendre la signification russellienne, ici, au sens large du terme c'est-à-dire, en gros, ce que nous comprenons lorsque nous entendons le mot. Dans le cadre des désignateurs, que Russell nommera des « mots-objets » (« *object-words* »<sup>7</sup>), la signification est avant tout référentielle<sup>8</sup>. Ainsi, la signification d'un indexical (« ceci » ou « cela » qui sont des noms propres *authentiques*) sera l'objet lui-même, et rien que l'objet. Nous sommes en présence ici d'un concept de la référence directe très fort car c'est comme s'il n'y avait aucun processus de renvoi, comme si l'espace entre l'objet et le mot était vide – comme il pouvait l'être chez Mill entre un nom propre et l'individu dénoté – tout simplement parce que le mot a *besoin* de l'objet pour signifier. De la même façon, une description définie aura bien une signification ; ce ne sera néanmoins pas ledit objet mais l'ensemble de propriétés associées à la description ou le concept qu'elles forment, tout comme n'importe quel terme général<sup>9</sup>. Le renvoi proprement dit à l'objet est ce qu'il appelle la « dénotation » du désignateur, par la médiation des dits concepts.

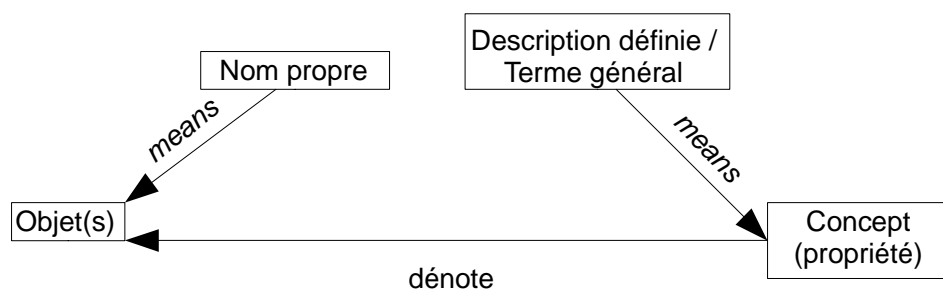


Schéma 2. La conception de Russell

La conception de Russell n'est pas aussi simple que le laisse présager la maigre présentation située ci-dessus. Afin de bien comprendre ce système, il faut savoir que Russell le fait reposer sur une théorie de la connaissance qui lui est propre. Chaque renvoi à l'objet correspond à un mode particulier d'accès au savoir<sup>10</sup>. Nous trouvons d'une part la connaissance par accointance (« *acquaintance* ») qui est une connaissance directe. Elle requiert la présence de l'objet de connaissance en question. Les objets avec lesquels nous sommes en présence et dont nous avons une connaissance directe (donc non erronée) ne sont pas, par exemple, les objets physiques en eux-mêmes. Ce à quoi nous avons accès sont les *sense-data*<sup>11</sup>, c'est-à-dire ce que nous percevons des

7 Russell, *An inquiry into meaning and truth*, p. 26

8 Cf. Nelson, *Naming and Reference*, p. 69 et Russell, *op. cit.*, p. 26 : « la signification (« *meaning* ») d'un mot-objet doit être apprise en présence de l'objet », trad.

9 Cf. Benoist, *Représentations sans objet*, p. 143 à 146. « [P]our Russell, le terme conceptuel a bien [...] un concept pour référence, mais [...] il *dénote* au sens russellien du terme les objets qui tombent sous lui » *Ibid.* p. 146.

10 Cf. Russell, *The problems of philosophy*, chapitre 5 et « On denoting » p. 479.

11 Cf. Russell, *The problems of philosophy*, p. 26

objets (leurs qualités sensibles).

Nous avons admis que la théorie russellienne faisait des indexicaux les seuls noms propres logiques, parce qu'il faut que nous soyons en présence des objets. On pourrait penser que cela n'est pas tout à fait vrai. Russell admet en effet que nous pouvons être en accointance avec des objets passés par un procédé mémoriel sans lequel nous ne pourrions rien inférer de moments antérieurs car « nous ne saurions jamais qu'il y avait quoi que ce soit dont nous pourrions inférer [quelque chose] »<sup>12</sup>. Nous pouvons ainsi référer à des objets qui ne sont pas présents mais qui l'ont été. La connaissance par accointance peut donc se dérouler dans le temps, et nous pouvons renvoyer (directement) aux objets connus de cette manière.

Une autre façon d'être en accointance avec une chose repose sur l'introspection. Nous sommes constamment à l'écoute, conscient (« *aware* ») de ce que nous ressentons. La faim, le désir etc. sont des sensations qui sont donc qualitatives et sont saisies par conséquent sans médiation. En revanche, la question de savoir si nous sommes en accointance avec nous-mêmes, ce qui constitue à proprement parler le « moi », est délicate. Il semblerait toutefois qu'il nous faudrait supposer cette accointance si nous voulions rendre compte de l'acte de conscience de soi. Russell reste cependant dubitatif sur la réponse à apporter<sup>13</sup>.

Pour finir avec les objets qui nous sont présents nous pouvons mentionner les universaux, les « idées générales »<sup>14</sup>. Pour Russell, « un universel dont on est conscient est appelé un *concept* »<sup>15</sup>. Ainsi, une description étant une conjonction d'universaux, c'est bien aux concepts que le mot renvoie en premier. Dès lors, il n'est pas du tout surprenant que le renvoi aux concepts et celui à l'objet dans le cadre des noms propres soient considérés par Russell comme étant tout deux du même type. De ce fait, il ne serait pas absurde de penser que le mot « fraternité » par exemple est en fait un nom propre authentique. Nous pouvons affirmer la même chose de « rouge ». La différence ici, c'est que nous ne pouvons savoir à quoi ce mot renvoie sans avoir jamais vu quelque chose de rouge. Il semble impossible de décrire le rouge comme il est possible de décrire la fraternité par exemple. C'est ce qui rapproche des mots-objet comme « rouge » des indexicaux « ceci » et « cela » car ils ne contiennent aucune description<sup>16</sup>, même s'il y a malgré tout une

---

12 *Ibid.*

13 « Ainsi, bien qu'il semble que l'accointance avec nous-mêmes se produise *probablement*, il ne serait pas avisé d'affirmer qu'elle se produit *indubitablement*. », *ibid.*, p.28, trad. Ce point rejoint les diverses conceptions du moi et la réponse qu'elles essayent d'apporter à la question de savoir s'il y a véritablement quelque chose qui nous constituerait de manière à part entière et si nous y avons alors accès. Si ce n'est pas le cas, nous ne nous connaîtrions nous-mêmes donc que par description au même titre que nous connaîtrions notre voisin suivant ce qui nous apparaît. La seule différence serait que nous aurions un surplus d'information (les sensations intrinsèques). Cette question n'étant pas de première importance pour notre propos, je la laisse de côté.

14 *Ibid.*

15 *Ibid.*, trad.

16 « [D]ans le cas de nombreux mots-objet, il est strictement impossible de *dire* ce qu'ils signifient autrement que par tautologie, car c'est avec eux que le langage commence. Vous ne pouvez expliquer (dire) le mot « rouge » qu'en

différence entre « ceci » et « rouge »<sup>17</sup>. Nous ne pouvons en effet pas les réduire l'un à l'autre car « rouge » est (ou peut être), au même titre que « fraternité », considéré comme le nom d'un universel<sup>18</sup>, ce qui en fait un signe incomplet<sup>19</sup>. Cette connaissance par accointance, aussi limitée soit-elle (se résumant seulement à ce qui nous entoure), est au fondement de la connaissance « des choses et des vérités »<sup>20</sup>, et c'est elle qui apporte la base de tout le savoir humain.

Il y a, d'autre part, et en complément de la connaissance par accointance, la connaissance par description (« *knowledge about*<sup>21</sup> » ou « *knowledge by description*<sup>22</sup> ») qui peut, idéalement, être réduite à la première. Russell admet que la majeure partie de notre savoir provient d'une connaissance par description. C'est parce que l'on nous décrit des événements, des faits, des lieux, que nous en savons quelque chose. Nous pouvons peut-être l'explicitier ainsi : nous *savons* (une vérité) sans *connaître* (la chose)<sup>23</sup>. La connaissance des choses par description repose ainsi sur la connaissance de vérités à propos de ces choses. Quant à cette dernière, elle doit son statut à la connaissance par accointance, car nous ne pouvons dire qu'une chose est vraie sans être en accointance avec quelque chose qui atteste de cette vérité<sup>24</sup> (ce qui implique d'être, la plupart du temps, en présence des faits eux-mêmes, car le mensonge ou la contrefaçon sont malheureusement toujours possibles). On comprend ainsi pourquoi une description définie peut dénoter un objet sans que l'on puisse dire qu'elle y fait référence.

De ces deux exemples de systèmes sémantiques se dégagent plusieurs points. Le premier est qu'est mise à jour la différence – sur laquelle repose le système – entre le lien direct et le lien indirect que peut avoir un désignateur avec l'objet auquel il est associé. On remarquera que dans l'une et l'autre conception, un mot ne peut avoir à la fois un lien direct *et* un lien indirect avec le même objet. Le second est que, même si le mot ne renvoie pas immédiatement à l'objet, on peut considérer qu'il renvoie directement à un concept. Cela est inévitable si l'on réfléchit un peu car, puisque nous relions le mot et la chose désignée par celui-ci, il faut bien qu'il y ait des maillons qui constituent la chaîne ; et soit l'objet est le second, directement rattaché à l'origine, soit il est à une position ultérieure et un autre objet vient s'intercaler. Le renvoi indirect est donc un renvoi complexe.

---

montrant quelque chose de rouge » Russell, *An inquiry into meaning and truth*, p. 26, trad.

17 Cf. également *infra*, II,1.

18 Cf. Nelson, *op. cit.*, p. 65-66.

19 Cf. Russell, *The problems of philosophy*, p. 54.

20 « *Knowledge of things and knowledge of truths* », *ibid.*, p. 26.

21 Russell, « On Denoting », p. 479.

22 Russell, *The problems of philosophy*, § 5.

23 « [M]ais nous ne sommes pas en accointance avec la proposition elle-même, et nous ne la connaissons pas (« do not know it »), bien que nous savons qu'elle est vraie », *ibid.*, p. 31, trad.

24 *Ibid.*

Les théories de Russell et Mill proposent chacune une explication possible de la référence directe et, secondairement, du renvoi<sup>25</sup> indirect. Outre les problèmes généraux posés ci-dessus, les conceptions millienne et russellienne de la sémantique nécessitent de répondre à certaines questions internes. Chez Russell notamment, répondre à ces questions nous oblige à nous pencher sur la notion de concept et le problème des universaux qui, nous le verrons, entraîne celui de l'abstraction. De plus, nous avons parlé, de manière assez désinvolte il est vrai, d'objets, et nous avons admis qu'un concept pouvait tout autant être considéré comme un objet que le chat de ma tante. Ce terme mérite une définition précise car c'est par lui que le langage met un pied dans le réel ; il constitue le pan ontologique de l'analyse sémantique du langage. Les problèmes rencontrés ici sont développés sommairement à dessein car ils apparaîtront de manière plus évidente à mesure que nous rencontrerons plus de théories divergentes.

## 2. Frege et le cercle de Vienne

### 2.1 Sens et dénotation

Les conceptions exposées ci-dessus conciliaient le renvoi direct et le renvoi indirect. Dire cela n'est cependant pas dire grand chose. En fait, nous l'avons vu, les différences sont, certes, subtiles en un sens mais néanmoins discernables et on peut, de plus, et avec un peu d'effort, en trouver, en construire d'autres. Parler de renvoi direct ou indirect est en fait une manière de parler très générale, due au caractère très lâche que l'on a accordé au terme de « renvoi ». On voit bien, avec la signification russellienne ou la dénotation millienne que la distance entre le signe et l'objet peut être considérée comme nulle. Là où véritablement nous passons par au moins une étape se retrouve chez Mill comme chez Russell dans les descriptions définies qui ne désignent un individu que par les qualités qu'on lui attribue. Ayant ainsi introduit le descriptivisme, on s'étonnera, si l'on pense comme Kripke, que je n'ai pas parlé de Frege. Si je ne l'ai pas fait, c'est parce que la pensée de Frege, lorsque nous la comparons à celle de Russell ou de Mill, propose un découpage des éléments sémantiques bien différent, et que le taxer de descriptiviste est problématique.

La conception fregeenne est unique à bien des égards. Nous avons vu qu'avec Mill et Russell la césure majeure se trouvait entre le groupe des noms propres et celui constitué par les descriptions définies. Chez Frege, les cartes sont redistribuées. Il met d'un côté les termes singuliers (noms propres et descriptions définies) et de l'autre les termes généraux (concepts). Cette divergence

---

<sup>25</sup> Russell ne pense pas qu'une description définie fasse référence.

provient du fait que Frege introduit un élément particulier : le sens (« *Sinn* »).

Un terme singulier possède en effet deux caractéristiques. La première est sa dénotation (« *Bedeutung* »), autrement dit, l'objet auquel il renvoie. Jusque là, il n'y a aucune différence avec Mill ou Russell. Là où apparaît l'originalité de Frege, c'est dans le fait qu'un nom propre est toujours accompagné d'un sens particulier. Ce sens n'est pas unique néanmoins. Alors qu'un même désignateur n'a qu'une seule dénotation, il peut avoir plusieurs sens distincts. C'est justement ce point qui a contraint Frege à adopter cet enfant quelque peu turbulent. Le problème qu'il se pose au début de « Sens et dénotation »<sup>26</sup> concerne la distinction classique entre vérité analytique («  $a = a$  ») et vérité empirique («  $a = b$  »). Admettons que «  $a$  » et «  $b$  » désignent tous deux le même objet. L'intérêt de dire que  $a$  est identique à  $b$ , c'est d'apporter une connaissance supplémentaire, nouvelle. Or puisque nous savons que «  $a$  » renvoie à l'objet  $\lambda$  de même que  $b$ , comment ne pourrait-on pas savoir que  $a = b$  ? La solution de Frege à ce problème est de placer une certaine distance entre l'objet et son nom. Cette étendue est ainsi ce qu'il appelle le « sens » et qu'il caractérise comme étant le « mode de dénotation de l'objet »<sup>27</sup>. Cela fonctionne de la même manière pour les noms propres ou les descriptions définies qu'il réunit dans une seule et même catégorie<sup>28</sup>. « L'étoile du matin »/« l'étoile du soir » et « Hesperus »/« Phosphorus » sont respectivement deux descriptions définies et deux noms propres qui renvoient au même objet, à savoir la planète Vénus. Or nous pouvons savoir par exemple que l'étoile du soir est Vénus et ne pas croire que l'étoile du matin se trouve être la même planète

Nous avons ainsi une relation entre trois choses : le mot, l'objet et le sens qui les relie. L'objet est « donné » à travers le sens du terme singulier. Il n'y a pas d'accès direct à la référence. Frege veut lutter contre toute forme de psychologisme c'est pourquoi il précise bien que le sens n'est pas subjectif comme l'atteste la fameuse analogie du télescope. L'utilité de cette illustration est de montrer par là que le sens, s'il est « saisi » de manière individuelle n'est pas *produit* subjectivement.

Le sens fregeen s'est construit à partir du problème de l'identité de deux termes singuliers. Qu'en est-il maintenant des termes généraux ? Comment Frege les inclut-il dans ce système ? Il faut savoir qu'un terme singulier  $a$ , en plus de son caractère référentiel, une fonction grammaticale (logique) qui est d'être sujet (renvoyer à un objet singulier). Les termes généraux quant à eux se voient attribuer la fonction de prédicat. À quoi renvoient-ils donc ? Tout simplement à un *concept*<sup>29</sup> ou à une propriété. Puisqu'un « mot-concept » (« *Begriffswort* ») comme l'appelle Frege *dénote* un

---

26 Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, « Sens et dénotation », p.102.

27 *Ibid.*, p.103.

28 Il la nomme, « à des fins de brièveté », la classe des « noms propres » (*ibid.*, p.104). Nous conserverons pour notre part la dénomination de « termes singuliers » afin d'éviter toute confusion.

29 Cf. *op. cit.*, « Concept et objet », note 1 p. 128 : « C'est la dénotation d'un prédicat grammatical » (cette note est, au final, d'une importance capitale).

concept, il doit donc avoir un sens.

D'une façon générale, les propriétés, comme les objets, peuvent être présentées de diverses façons. La conception que se fait le boucher chevalin d'un cheval n'est pas la même que celle d'un cavalier ou d'un zoologiste, et ces conceptions constituent autant de modes de présentations de ce qui est en fait une seule et même propriété : la propriété d'être un cheval.<sup>30</sup>

Comme un concept est une propriété (ou un ensemble de propriétés), il permet de regrouper un certain nombre d'individus qui possèdent cette (ou ces) propriété. C'est ce que l'on nomme traditionnellement l'« extension » d'un terme. En revanche, si un terme général possède, « exprime »<sup>31</sup> un sens au même titre qu'un terme singulier, ce dernier n'a aucune extension car il ne possède pas la même fonction *i.e.* il ne prédique pas mais sert seulement à identifier un individu.

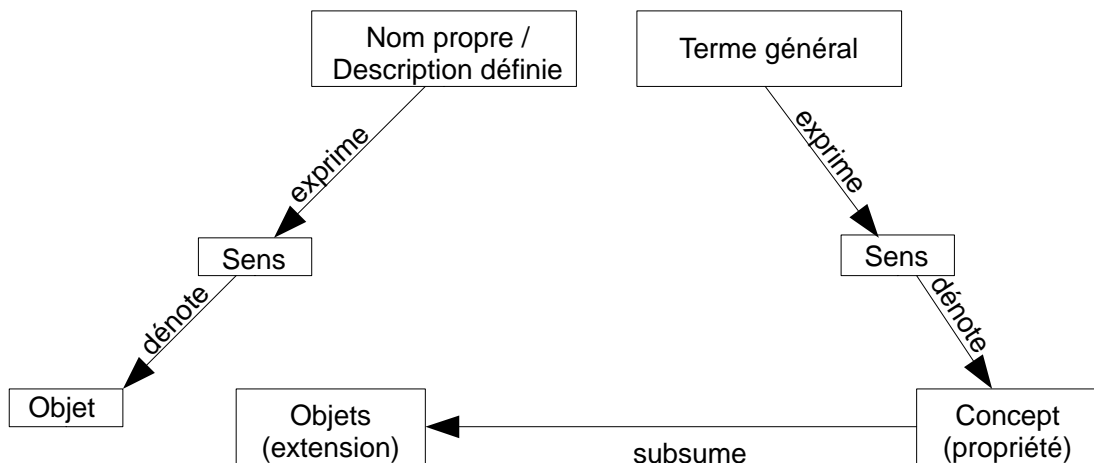


Schéma 3. La conception de Frege<sup>32</sup>

Le système n'est donc pas symétrique, tout comme il ne l'est ni chez Mill ni chez Russell. La dissymétrie du système fregéen ne se situe cependant pas au même endroit et provient d'une source de nature différente. Les descriptions définies ont en effet fui la compagnie des termes généraux pour venir chercher celle des noms propres. Cette différence de découpage de la pâte sémantique vient du fait que Frege veut faire transparaître la différence entre un nom de concept et un nom

30 Cf. Recanati, *op. cit.*, p.41.

31 Frege, *op. cit.*, p. 107.

32 Ce schéma est une adaptation d'un schéma de Frege lui-même qu'il a esquissé dans une lettre à Husserl du 24 mai 1891. Pour ma part, je me le suis procuré dans un article de David Wiggins, « The sense and reference of predicates: a running repair to Frege's doctrine and a plea for the copula » paru dans *The Philosophical Quarterly*, vol. 34, n°136, dont une version numérique de la première page (qui contient, en plus d'une copie de l'original (disponible en annexe), une traduction anglaise du schéma) est disponible à l'adresse <http://www.jstor.org/pss/2218763>.



d'individu qui est la base de tout système formel. Un concept est prédicable, un individu est identifiable. Cette différence est cruciale parce qu'elle permet la différenciation – problématique mais très intéressante – entre objet et concept<sup>33</sup>.

Ironiquement, la plus grande difficulté vient précisément de l'outil censé résoudre le problème de la relation d'identité : le sens. Frege le qualifie seulement de « mode de donation de l'objet », mais cela ne nous renseigne pratiquement pas sur sa nature. L'ambiguïté du sens chez Frege est bien connue car, à prendre l'expression « le mode de donation de l'objet » en un sens littéral ou intuitif, elle est aussi claire que la notion de *Sinn* elle-même. Ce qui éclaire le mieux la position de Frege à mon avis c'est l'illustration des médianes d'un triangle. Un triangle possède trois droites (disons aa', bb' et cc') qui joignent chacun des sommets au milieu de leur côté opposé respectif. Ces trois droites sont concourantes, c'est-à-dire qu'elles ont un même point d'intersection (disons *p*). Pour parler de *p* nous pouvons employer l'expression « le point d'intersection de aa' et bb' » ou « le point d'intersection de aa' et cc' » ou encore « le point d'intersection de bb' et cc' ». Voilà autant de *manières différentes* de parler de la même chose c'est-à-dire de *p* mais cet exemple, aussi didactique soit-il, a ses limites car nous pouvons demander quel est, à leur tour, le sens des expressions citées ci-dessus. L'équivocité est une difficulté lorsqu'il s'agit de construire un système rigoureux, sans aucun doute, et en cela la critique du *Sinn* est justifiée, mais ce dernier, de par son caractère obscur, le rend très fertile et donne lieu à une flopée d'interprétations qui mettent à jour de nombreux éléments pouvant composer un système sémantique.

Certains ont pensé (Carnap, Kripke) que le sens pouvait être assimilé à une description c'est-à-dire à des propriétés qui qualifieraient l'objet dénoté. Frege affirme que l'on pourrait associer à « Aristote » le sens de « l'élève de Platon et le maître d'Alexandre le Grand »<sup>34</sup>. Le sens d'un nom propre serait ainsi le sens d'une description définie. En revanche, peut-on dire qu'*il serait une description* ? Je ne pense pas que l'on puisse confondre les deux surtout que pour Frege, un nom propre tel que « Aristote » est un nom propre « véritable »<sup>35</sup> et n'est aucunement une description déguisée comme chez Russell. De toute façon, quand bien même nous serions d'accord sur le fait que le sens d'un nom est une ou plusieurs propriétés participant de l'objet, ce point n'est absolument pas systématisé par Frege et entre en conflit avec d'autres désignateurs.

Nous avons vu en effet qu'un terme général est le nom d'un concept et qu'un concept possède ce que Frege dénomme un certain « caractère »<sup>36</sup> qui est la ou les propriétés – ce qui revient au même<sup>37</sup> – des objets qu'il subsume. Considérons le terme « triangulaire ». On pourrait dire que son

---

33 Cf. annexe B.

34 Frege, *op. cit.*, note 1 p. 104.

35 *Ibid.*

36 Frege., *op. cit.*, « Concept et objet » p. 137

37 Un objet peut avoir plusieurs propriétés dont la conjonction peut être considérée comme une propriété unique qui

sens est identique à celui de l'expression : « qui possède trois angles ». Or, ce qui possède trois angles, ce n'est pas le concept de « triangulaire »<sup>38</sup> mais bien les objets qui tombent sous lui. Le sens ne serait pas une des propriétés du concept mais des objets. À ce moment, la dénotation d'un terme général deviendrait les objets subsumés par le concept qui lui, soit n'aurait plus de place, soit serait réduit à être le sens même d'un terme général. La dernière alternative qui nous reste serait qu'un terme général dénote le caractère d'un concept, autrement dit les propriétés des objets subsumés. Or, la question se poserait de savoir ce que serait la propriété d'une propriété. On pourrait répondre que c'est être une propriété. Certes, mais y aurait-il différentes manières d'être une même propriété, c'est-à-dire pourrait-on concevoir différents sens d'un terme général dans ce cas-là ? Affirmer cela semble difficile. En admettant que ce soit possible, cela bouleverserait de manière non négligeable le système en lui-même.

Une autre façon de voir le sens chez Frege provient de l'analyse qu'il développe dans « La pensée » à propos du Dr Lauben. De prime abord, elle peut servir à consolider la défense d'une conception descriptiviste du sens chez Frege. Ce dernier en effet mentionne que l'on exprime des choses différentes selon ce que l'on attribue à un individu. Par exemple, si je sais que M. X habite à tel endroit et que vous l'ignorez, mais que vous savez qu'il est né à telle date, ce que moi j'ignore, alors les sens que l'on donne à « M. X » diffèrent. De ce fait, nous pouvons, d'après Frege, parler de la même personne de manières différentes. Nous ne parlerions pas « le même langage »<sup>39</sup>. Il va même jusqu'à affirmer<sup>40</sup> que nous pourrions parler tous deux de M.X sans même le savoir. Si la première assertion est tout à fait envisageable et peut conduire à de lourdes conséquences comme un fort pessimisme sémantique ainsi qu'il est présenté chez Quine, la seconde en revanche est difficile à soutenir. C'est même plutôt la position inverse qu'il faudrait avancer<sup>41</sup>. Quoi qu'il en soit, hormis

---

peut être assimilé à un concept. *Ibid.*

38 Qui a bien des propriétés. On peut par exemple qualifier un concept d'entité abstraite par exemple.

39 Frege, *op. cit.*, « La pensée », p.179.

40 *Ibid.*

41 Reprenons l'exemple de Frege. Cet exemple met en jeu deux protagonistes, Leo Peter et Herbert Garner qui connaissent des choses différentes à propos du docteur Lauben, dont on affirme qu'il a été blessé. En employant tous deux le désignateur « Dr Gustave Lauben », ils parlent bien de la même personne mais Frege nous affirme que les deux n'ont pas la même opinion sur le fait que Lauben ait été blessé. Qu'ils ne « comprennent » pas la même chose, autrement dit qu'ils ne lient pas le même sens au nom « Dr Lauben », cela, nous l'avons admis. Or, comment se pourrait-il que lorsque Peter affirme à Herbert que Lauben a été blessé, celui-ci ne le croit pas ? Frege, pour expliquer ce fait, dit que Herbert tient pour vrai l'énoncé « Le Dr Lauben a été blessé » tandis que Peter ne tient pas pour vrai « Gustave Lauben a été blessé ». En quoi cela apporte-t-il une solution ? Ce que fait Frege ici c'est attribuer des *noms différents* à la même personne. Tout comme nous pouvons très bien ne pas savoir que Hesperus est identique à Phosphorus, nous pouvons douter que Gustave Lauben ne soit pas la même personne que le Dr Lauben. Or ce n'est pas cela que Frege veut montrer. Il veut nous prouver que c'est en employant le *même* nom et en y associant des sens *différents* que deux personnes peuvent avoir des croyances divergentes, ce qui n'est pas possible si nous employons le même nom. Pour que l'un croit que Lauben a été blessé et l'autre non, il faut soit qu'il existe deux personnes portant ce nom (ce qui n'est pas le cas ici), soit que l'un d'eux ait été « trompé par de fausses informations ». Même dans le dernier cas, il n'y a pas de rapport avec ce que l'on attribue, à l'origine, au Dr Lauben et qui constitue son mode de donation en propre. La désinformation vient *par la suite*. Si l'un sait qu'il est né à tel et tel endroit alors que l'autre l'ignore, tant qu'ils emploient le nom « Dr Gustave Lauben », il parle bien de la même

un plaidoyer en faveur de l'attribution d'un caractère fortement descriptiviste au système fregeen – qui se cantonnerait certes aux noms propres –, nous pouvons dégager de l'exemple ci-dessus qu'entre en jeu une dimension épistémique et subjective dans l'établissement de la référence. C'est ce que nous connaissons de l'objet qui nous le donne. Ainsi, chaque sujet motiverait un sens différent, bien qu'il soit possible de considérer, ce qui est cher à Frege, que deux sujets puissent partager le même sens<sup>42</sup>.

Pour finir, nous pouvons faire remarquer que puisque le sens est le mode de donation de l'objet, celui-là présuppose celui-ci, c'est-à-dire que pour avoir un sens, il *est nécessaire* que l'objet existe (quoi que cela veuille dire). Quel est dès lors le sens de « Bilbon » dans « Bilbon trouva l'anneau » ? Nous pourrions dire que c'est le sens des descriptions qui lui sont attribuées. Mais encore, quel serait le sens de ces descriptions qui sont censées s'appliquer à un individu qui n'a jamais existé ? Pour Frege, l'absence de référence ne fait problème que dans un cadre scientifique. Elle n'est une difficulté que relativement à une attitude épistémique<sup>43</sup> même s'il avoue qu'« il serait préférable d'avoir une expression particulière pour désigner les signes qui ont seulement un sens »<sup>44</sup>. Cette précision n'aurait néanmoins qu'une importance pratique et ne serait en aucun cas fondamentale. La question reste donc ouverte de savoir ce qu'est le sens pour les désignateurs sans dénotation en particulier, ce qui nous conduit inmanquablement à nous interroger sur la nature du sens pour les désignateurs en général.

## 2.2 Sémantique standard : extension et intension

Nous ne pouvons pas parler de Frege ni même traiter de sémantique sans mentionner Carnap. La conception de Carnap est bien plus simple que celle de Frege, bien qu'il prétende s'en inspirer<sup>45</sup>, et cette filiation, même s'il n'y aucune raison de douter de son authenticité, n'est pas si justifiée qu'il y paraît.

---

personne, même si c'est de manières différentes, et c'est seulement en cas d'homonymie que les deux protagonistes risquent de ne pas s'entendre sur la vérité d'énoncés à propos du Dr Lauben. Si nous parlons de la même personne avec le même nom, on ne peut expliquer les divergences d'opinion seulement avec la notion de sens.

42 « Car on ne pourra pas nier que l'humanité possède un trésor commun de pensées qui se transmet d'une génération à l'autre », Frege *op. cit.*, « Sens et dénotation », p. 106. Cf. également, *op. cit.*, « Concept et objet », note 1 p. 131.

43 « Mais pourquoi voulons-nous que tout nom propre ait une dénotation, en plus d'un sens ? Pourquoi la pensée ne nous suffit-elle pas ? C'est dans l'exacte mesure où nous importe sa valeur de vérité. Et tel n'est pas toujours le cas. Si l'on écoute une épopée, outre les belles sonorités de langage, seuls le sens des propositions et les représentations ou sentiments que ce sens éveille tiennent l'attention captive. À vouloir en chercher la vérité, on délaisserait le plaisir artistique pour l'examen scientifique. » Frege, *op. cit.*, « Sens et dénotation », p. 109.

44 *Ibid.*

45 « [D]e fait, c'est la paire de concepts fregeens qui m'a d'abord donné l'idée des concepts d'extension et d'intension, en tant qu'appliqués au désignateurs en général » Carnap, *Signification et nécessité*, p.200.

Il faut bien comprendre avant toute chose que la méthode de Carnap est bien différente de celle que l'on peut trouver dans « Sens et dénotation ». Frege part en effet d'un problème *épistémique* et se demande quels éléments *sémantiques* sont nécessaires afin de le résoudre. Carnap, quant à lui, veut bâtir un système qui soit le plus utile à la science. Il se doit donc d'être simple, puissant et rigoureux. Même si ce projet concerne également Frege, le développement exposé ci-dessus concerne plutôt le langage naturel.

Carnap débute ainsi son propos par un couple de définitions et c'est à partir d'elles qu'il construit et détermine les éléments de son système. Les deux définitions de Carnap sont les suivantes :

(1) Deux désignateurs ont la même extension (dans  $S_1$ ) =<sub>DF</sub> ils sont équivalents (dans  $S_1$ )<sup>46 47</sup>

(2) Deux désignateurs ont la même intension (dans  $S_1$ ) =<sub>DF</sub> ils sont L-équivalents (dans  $S_1$ )<sup>48</sup>

Un désignateur possède (renvoie à) donc deux éléments : une extension et une intension. Reste à savoir à quoi ils correspondent. La méthode carnapienne peut sembler déconcertante. Pourquoi de telles définitions ? Tout simplement parce que Carnap part du concept de vérité (qu'il présuppose donc acquis) et de L-vérité, dont découlent les concepts d'équivalence et de L-équivalence. Deux expressions sont équivalentes lorsque l'énoncé qui les lie est vrai et L-équivalentes lorsque celui-ci est L-vrai<sup>49</sup>. Un énoncé est L-vrai lorsque son caractère véridique provient des règles du langage dans lequel nous nous plaçons (un énoncé vrai mais non L-vrai est dit F-vrai, ce qui se répercute bien évidemment sur d'autres concepts comme la 'détermination'). Prenons un exemple pour nous dépêtrer du caractère abscons de ces notions. Carnap nous propose quatre désignateurs : « Humain », « Bipède », « Sans plume » et « Animal Raisonnable ». Il pose (entre autres) comme règles de désignation (que l'on nommera  $r_d$ ) (de  $S_1$ ) les suivantes :

« x est un humain » (« Hx »);

« x est un bipède » (« Bx »);

« x n'a pas de plume » (« Fx »);

« x est un animal raisonnable » (« RAx »);

---

46 *Ibid.*, p. 76.

47  $S_1$  est le système sémantique (langage) dans lequel nous nous plaçons. Pour des raisons de simplicité, Carnap construit un système comportant très peu d'éléments.

48 *Ibid.*

49 *Ibid.*, I, 3, p. 63 notamment.

et comme énoncés :  $(\alpha) \ll (x) [Hx \equiv (F \bullet B)x] \gg$ ;

$(\beta) \ll (x) [Hx \equiv RAx] \gg$ ;

qui se traduisent par :  $(\alpha) \ll \text{L'homme (ou tout homme) est un bipède sans plume} \gg$  et

$(\beta) \ll \text{L'homme (ou tout homme) est un animal raisonnable} \gg$ .

On présuppose pour finir que tous les être humains sont des bipèdes sans plume et réciproquement<sup>50</sup>. D'après Carnap, nous pouvons conclure de tout cela que  $(\alpha)$  est vrai (*i.e.* les désignateurs « H » et « F • B » sont équivalents) et que  $(\beta)$  est L-vrai (*i.e.* les désignateurs « H » et « RA » sont L-équivalents). « H » et « F • B » sont équivalents sans être L-équivalents parce que la vérité de leur identité ne peut être établie par les seules règles sémantiques propres à  $S_1$ . Il est en effet indispensable qu'il y ait constatation des faits pour que l'on puisse affirmer  $(\alpha)$ . En revanche, nul besoin de se trouver en présence d'un humain pour savoir qu'il est un animal raisonnable. Il suffit juste de connaître les règles du système sémantique  $S_1$ , notamment  $r_d$ <sup>51 52</sup>.

Quoiqu'il en soit, nous sommes maintenant en présence de deux équivalences différentes. Ainsi comme deux termes équivalents partagent au minimum une même chose, nous pouvons dire qu'il y a au moins deux éléments composant le renvoi d'un terme (un pour les termes F-équivalents et un spécifique aux termes L-équivalents). La F-équivalence se base sur la constatation de faits.

---

50 *Ibid.*, p.65.

51 *Ibid.*, p.66.

52 Les règles  $r_d$  ne suffiraient pas, en l'état, à démontrer que  $(\beta)$  est L-vrai. Carnap précise, à l'établissement de cette règle, qu'il faut supposer « que les mots français utilisés ci-dessus sont compris de manière telle que "être humain" et "animal raisonnable" signifient la même chose » (*ibid.*, p. 51). Or, Carnap se sert ici du concept de 'signification' qui doit, à terme, désigner son système, c'est-à-dire être définis par lui : « [l']objet principal de ce livre est le développement d'une nouvelle méthode d'analyse sémantique de la signification, c'est-à-dire une nouvelle méthode permettant d'analyser et de décrire la significations des expressions linguistiques » (préface de la première édition, *ibid.*, p. 43). En gros, il nous dit qu'il faut comprendre les prédicats « H » et « RA » de façon identique, autrement dit, que  $H \equiv RA$  (abréviation autorisée par Carnap de  $(\beta)$  (*ibid.*, p. 66)). Or si «  $H \equiv RA$  » est vrai, est-il F-vrai ou L-vrai ? Il ne peut être F-vrai puisque Carnap veut prouver qu'il est L-vrai. Il doit par conséquent être L-vrai pour prouver qu'il est...L-vrai. On présuppose ainsi ce que l'on veut montrer. En fait si l'on y réfléchit, on peut penser qu'il n'y a pas de véritable difficulté. Il faut simplement admettre que les énoncés L-vrais ne dépendent pas simplement des règles sémantiques du système mais qu'elles *en font partie*, réduisant ainsi  $r_d$  à de simples équivalences synonymiques (mais, en fait, que pourrait être d'autre une règle sémantique ?). Cela poserait en outre le problème de l'importance et de la place des règles sémantiques dans des questions portant notamment sur le caractère *a priori* de certaines assertions ou connaissances, l'analyticité ou encore la nécessité.

Approfondissons un peu à l'aide de Kripke qui propose (Kripke, *La logique des noms propres*, p. 23 à 25) une distinction entre « *a priori* » est « nécessaire ». Est *a priori* ce qui ne dépend pas de l'observation et est nécessaire ce qui n'aurait pas pu être autrement ; deux concepts non équivalents. Pour que « Humain » et « Animal Raisonnable » soit L-équivalents ils faut que leur identité soit *a priori*. Or en est-il vraiment ainsi ? Deux approches. On aura pu premièrement dire ceci que qui est un animal raisonnable sera appelé « humain ». Cela est *a priori* (mais non nécessaire) et les termes « H » et « RA » sont L-équivalents. C'est ce que nous avons dit avant (la règle sémantique est identique à l'établissement de la L-équivalence des deux désignateurs). On aura pu, secondairement, dire que ceci est un humain et constater *ensuite* que c'est un animal raisonnable, si c'est la seule chose qui le caractérise en propre. Cette équivalence est donc nécessaire mais nous n'aurions jamais pu le découvrir de manière *a priori*. Ainsi  $H \equiv RA$  est certes vrai mais non pas L-vrai. Encore une fois nous en venons à la conclusion que la L-équivalence ne peut provenir des règles sémantiques que si elle *fait partie* de ces règles.

« Humain » et « Bipède sans plumes » désignent les mêmes objets. Ainsi, deux désignateurs F-équivalents partagent la même *classe*<sup>53</sup> d'objets, qui constitue donc leur extension (d'après (1)). Les désignateurs L-équivalents, quant à eux, possèdent non seulement la même extension, mais également la même intension (d'après (1) et (2)), qui est la propriété commune des objets de l'extension. « H » et « RA » renvoient ainsi non seulement aux mêmes objets mais également à la même propriété. Puisque deux termes L-équivalents (même intension) sont, par définition, équivalents (même extension), on peut dire que l'intension *détermine* l'extension. Puisqu'une classe d'individus est une classe en vertu d'une propriété qu'ils ont en commun, il suffit de connaître cette propriété pour constituer cette classe.

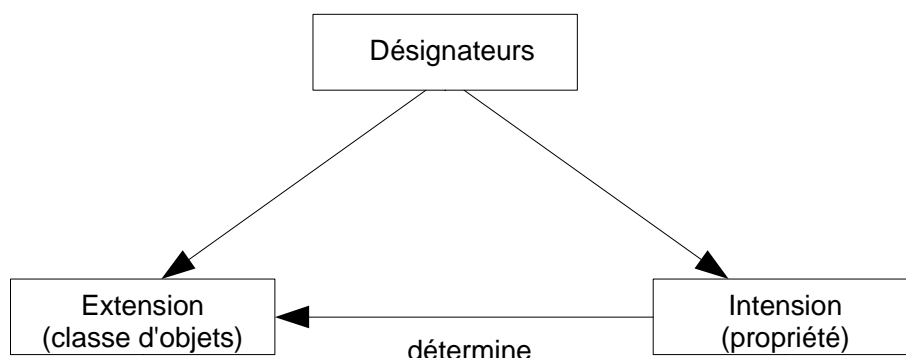


Schéma 4. Le système de Carnap

Cette conception, à l'aspect très simple, est un peu plus complexe qu'il y paraît. Nous avons mis en quelque sorte tous les désignateurs dans le même panier. Or, si tous répondent de ce même schéma, Carnap différencie les prédicateurs des foncteurs des expressions d'individu etc. en leur attribuant à chacun un type d'extension et d'intension particulier. Pour un prédicateur, c'est ce que nous avons vu, l'intension est une propriété et l'extension une classe d'objet. Pour une expression d'individu en revanche l'extension sera un individu unique<sup>54</sup> et l'intension sera ce qu'il nomme un concept d'individu<sup>55</sup>. Néanmoins, il ne nous dit pas véritablement ce qu'est un concept d'individu. Tout ce que l'on peut dire, par exemple c'est que « Lewis Carroll » a pour extension l'individu Lewis Carroll et comme intension le concept d'individu Lewis Carroll, ce qui ne nous dit pas grand chose. Il précise néanmoins qu'au final, le couple « individu/concept d'individu » *correspond* à la paire « classe/propriété »<sup>56</sup>. Nous pouvons donc très bien imaginer<sup>57</sup> qu'un concept d'individu soit une

53 *Ibid.*, § 4.

54 *Ibid.*, p. 98

55 *Ibid.*

56 *Ibid.*, p. 99.

57 Comme cela est suggéré dans Recanati, *op. cit.*, p. 37.

propriété singularisante et que l'extension soit une classe comportant un élément unique.

Malgré tout, ce système est nettement plus simple que celui de Frege et nous avons du mal à voir où se situe l'inspiration de Carnap. Il aurait été sans doute plus sensé d'affirmer comme modèle la conception de Mill<sup>58</sup>. Bien entendu, Carnap admet de nombreuses différences entre sa vision des choses et celle de Frege. Par contre, il identifie d'un côté son concept d'extension au concept fregéen d'objet<sup>59</sup> (« *nominatum* » comme il l'appelle) et d'un autre côté celui d'intension à celui de sens<sup>60 61</sup>. Nous voulons bien admettre la première affirmation dans certains cas. En revanche, affirmer que le sens fregéen coïncide avec l'intension est commettre à mon sens une grave erreur. Si l'on compare les schémas 3 et 4, on comprend tout de suite que l'assimilation n'est tout simplement pas possible. Comme le souligne Recanati, « [l']identification du sens d'un terme singulier avec une propriété est contraire à l'esprit de Frege, pour qui les propriétés (tout comme les objets) appartiennent au domaine de la référence, fondamentalement distinct du domaine du sens »<sup>62</sup>. Les systèmes de Frege et Russell sont fortement référentialistes, ils *nomment* des entités. Pour Frege, un terme général nomme un concept et un terme singulier nomme un individu, le sens venant s'intercaler. Pour un terme général, le sens est le *moyen d'accès* à la propriété, il n'est pas la propriété elle-même. De plus, en supprimant la distinction terme général/terme singulier et en regroupant les objets *subsumés* par des concepts et les objets *dénotés* par des noms ou des descriptions, on rompt l'asymétrie propre au système fregéen et sa faculté à rendre compte de la distinction entre prédicat et sujet.

Le sens fregéen fait problème, sans aucun doute. La volonté de Carnap d'introduire de telles identités dans l'établissement de son système semble donc peu compréhensible. Ce n'était ni nécessaire et, on le voit, encore moins justifié, surtout que le caractère nominatif de la pensée de Frege est plus un obstacle qu'une force pour Carnap. C'est pourquoi son système met à plat les distinctions de ses prédécesseurs et attribue à un terme une extension et une intension qui lui sont tout au plus *associées* (comme nous pouvons le penser de la connotation millienne, dont la conception à laquelle elle participe est bien plus proche, il me semble, du système carnapien). Nous sommes donc toujours en présence de ces deux éléments, quel que soit le désignateur et la manière dont nous l'employons.

---

58 Même si Carnap le mentionne implicitement (je n'arrive pas à remettre la main sur la référence ; je sais que Carnap fait référence aux concepts de « connotation » et de « dénotation »).

59 « Le *nominatum* ordinaire (selon la méthode de Frege) de n'importe quelle expression est identique à son extension (selon notre méthode) », *ibid.*, p. 209.

60 « Le sens ordinaire (selon la méthode de Frege) de n'importe quelle expression est identique à son intension (selon notre méthode) », *ibid.*

61 « Le concept fregéen de sens est très proche de celui d'intension ; nous pourrions même dire qu'à considérer seulement ces deux concepts, il est difficile de voir pour quelle raison il devrait y avoir une différence entre eux », *ibid.*, p. 214.

62 Recanati, *op. cit.*, note 7 p.236.

Pour finir, précisons qu'un système qui se veut simple s'expose tant à des éloges qu'à des difficultés. Qui dit simple dit puissant. Moins le système possède de composants et plus il est susceptible de s'appliquer à un nombre important d'éléments ; mais plus il est simple et plus il court le risque de manquer de potentiel explicatif. De plus, certains problèmes inhérents à d'autres théories sémantiques que le système de Carnap prétend résoudre ne le sont en définitive pas. C'est le cas par exemple de la multiplication des entités<sup>63</sup>.

### 3. Le problème de la coextensionnalité nécessaire

Pour parler le langage de Carnap, nous pourrions dire que Frege part du problème épistémique de l'équivalence ou encore de la coextensionnalité de deux termes. Nous ne connaissons l'équivalence d'« Hesperus » et de « Phosphorus » que parce que nous la constatons. Qu'en est-il de ces termes qui n'ont nul besoin de faits pour prouver qu'ils possèdent la même extension ? Pour Recanati, cette question est problématique chez Carnap alors qu'elle trouve une solution chez Frege ou Mill. Le problème exposé par Recanati est le suivant :

Carnap, tout comme Frege d'ailleurs, dirait que deux propriétés nécessairement coextensionnelles (comme la propriété d'avoir trois angles et celles d'avoir trois côtés) ne sont pas objectivement distinctes, mais constituent en fait une seule et même propriété ; ou tout au moins, étant donné la façon dont il caractérise et propose de modéliser les intensions, il dirait que les deux expressions « trilatéral » et « triangulaire » ont non seulement la même extension *mais encore la même intension*. Il s'ensuit que, sans un troisième niveau (celui du « sens » frégeén), on ne peut pas rendre compte de la différence pourtant tout à fait évidente entre ces deux expressions qui ne sont pas synonymes.<sup>64</sup>

Un point de langage me chiffonne d'emblée. Peut-on dire que deux propriétés sont (nécessairement) coextensionnelles ? Si on entend par là que deux propriétés constituant l'intension de deux désignateurs déterminent la même extension je suis d'accord. Or, à partir du moment où l'on stipule que ce sont les *désignateurs* qui possèdent (ou renvoient à) une extension, c'est eux que l'on qualifiera de « coextensionnels » *en vertu* de la propriété qui constitue leur dénotation (Frege) ou leur intension (Carnap). Ce sont donc les expressions « avoir trois angles » et « avoir trois côtés » qui sont coextensionnelles. Même en nous plaçant dans la terminologie de Carnap et en

---

63 Cf. Carnap, *op. cit.*, § 30. Pour plus de précisions, voir annexe B.

64 Recanati, *op. cit.*, p. 37 et 38.



prenant « la propriété d'avoir trois côtés » le constat est le même. Cette expression aura bien pour extension la propriété d'être triangulaire mais c'est bien celle-ci, avec « la propriété d'avoir trois côtés », qui seront coextensionnelles. Comme nous trouvons toujours dans un objet triangulaire la propriété de trilatéralité et inversement, nous pouvons dire, pour palier à ce problème, que, par exemple, lesdites propriétés sont (nécessairement) coprésentes.

Cela étant dit, poursuivons. Pour être franc, je ne sais pas si l'on peut dire que Frege conçoit la triangularité et la trilatéralité comme étant une seule et même propriété. Pour une figure, être trilatère c'est en même temps être triangulaire, pas de doute. Or la coprésence nécessaire ne fait pas l'identité. Pour appuyer les propos de Recanati, nous pouvons dire que l'identité des propriétés nécessairement coprésentes ne s'oppose pas au système fregéen. L'exemple précédent de Recanati nous montrait comment nous pouvions renvoyer à une propriété (être un cheval) désignée par un seul terme (« cheval ») de différentes manières (selon que l'on est zoologiste, boucher chevalin etc.). Ici, le cas n'est pas tout à fait similaire. Nous avons deux termes *différents* qui renverraient à une seule et même propriété. Or admettre cela c'est admettre que l'on peut attribuer, sélectionner et isoler des sens particuliers. De plus, comme nous l'avons précisé, ce n'est pas le sens qui détermine les objets subsumés par un concept mais la propriété qui forme ce dernier. Dès lors, pourquoi devrait-on assigner des sens fondamentalement différents à deux termes nécessairement coextensionnels ? La réponse n'est pas évidente et ce caractère provient sans aucun doute de l'ambiguïté du sens qui tantôt (pour un nom propre) *peut être assimilé* à une propriété et tantôt *sert à renvoyer* à une propriété (pour un nom de concept).

Admettons que la position de Recanati soit correcte et, si elle l'est, que le système de Frege en rende compte de manière claire. Qu'advient-il de Carnap maintenant ? Disons que Carnap soutient que deux termes nécessairement coextensionnels renvoient objectivement à la même propriété. Dans ce cas, ils ont la même intension et sont donc L-équivalents. La L-équivalence se base sur les règles sémantiques du système dans lequel nous nous plaçons. Or il ne me semble pas que l'on puisse dire que le fait que la propriété d'être triangulaire bi-implique celle d'être trilatéral dépende, découle, des règles de désignation. Il faudrait admettre pour cela, encore une fois, que la L-équivalence « trilatéral  $\equiv$  triangulaire » soit comprise dans  $r_d$ , ce qui ne semble pas très intuitif. Nous ne savons pas qu'un trilatère est un triangle parce que nous connaissons le français. Si nous poussions notre démarche complaisante jusqu'au bout et qu'en plus d'admettre que Carnap identifie objectivement l'intension de deux termes nécessairement coextensionnels, nous concédions que les règles sémantiques impliquent cette identité alors, à ce moment là seulement, il est vrai, le système de Carnap ne pourrait rendre compte de la différence entre « trilatéral » et « triangulaire » tout simplement parce qu'ils seraient synonymes ; alors qu'à l'évidence nous *comprendons* bien deux

choses différentes (ou différemment). L'ambiguïté de la nature des règles sémantiques ne nous permet de toute façon pas de trancher.

La solution la plus simple à ce problème serait d'adopter le point de vue de Mill pour qui la connotation de deux termes nécessairement coextensionnels sont tout simplement différentes. Pour rendre ce fait le plus clair possible, prenons un exemple. Lorsque l'on vous montre deux droites sécantes pour vous montrer ce qu'est un angle puis que l'on vous montre sur une figure quelconque ce qu'est un côté, vous admettez que ce sont deux choses différentes. Imaginons maintenant que l'on vous demande de tracer une figure possédant trois côtés (et que vous n'avez jamais vu de triangle de votre vie), vous tracerez un triangle ; et vous constaterez *par la suite* qu'il possède également trois angles. La chose inverse se produira si l'on vous demande de tracer une figure comportant trois angles. Ce qui se passe c'est que vous ne le construisez pas de *la même manière*. Nous pourrions voir un lien avec le sens fregeén mais en fait il n'en est rien car, nous le répétons, le sens joint le désignateur au concept alors que là c'est le passage du concept à un objet de l'extension qui est en jeu. On pourrait dire qu'il s'agit d'un second sens. Reste à savoir de quel bois il est fait et comment en rendre compte. Pourquoi ne pas simplement employer la notion d'« abstraction » ainsi que l'utilise Russell<sup>65</sup> (mais décriée par Frege<sup>66</sup>) ? Car si nous ne pouvons attester de la présence d'une propriété sans constater nécessairement la présence d'une autre, nous arrivons tout de même à les *distinguer*.

---

Ainsi exposés, tous ces systèmes semblent supposer qu'une fois le langage connu, formé, il se suffit à lui-même. Autrement dit qu'il n'est pas nécessaire que le contenu sémantique d'une expression puisse être modifié par la suite : on emploierait un mot parce qu'il veut dire ceci ou cela mais l'employer ne modifierait en rien son contenu. À l'évidence, cela n'est vrai ni pour Frege ni Russell pour qui l'usage d'expressions compte en lui-même. Ce qui est certain aussi, c'est que je ne pense pas qu'un seul de ces auteurs affirmerait que tous les renvois qu'une expression comme « l'homme le plus fort du monde » peut effectuer soient déterminés avant son emploi ; même si cela ne serait au final qu'un effet de surface. La question se pose alors : qu'est-ce que le contenu pour des expressions similaires à cette dernière et partagent-elles cette particularité avec tous les désignateurs ?

---

65 Cf. Russell, *The problems of philosophy*, § 10.

66 Cf. Frege, *op. cit.*, « Compte rendu de *Philosophie der Arithmetik I* de E. G. Husserl », p. 145.

## II

### Dynamique objective du renvoi

#### 1. Flexibilité

##### 1.1 Contexte et occurrence

Un des aspects du langage mis de côté par une sémantique que l'on pourrait considérer comme statique (le mot lui-même suffit pour le « comprendre » et pour savoir à quoi il renvoie) est la sensibilité des désignateurs. L'exemple le plus courant si ce n'est le plus simple est l'emploi du mot « je ». Ce pronom désigne le locuteur. Or, cet individu peut être vous, moi, ma voisine ou bien n'importe qui d'autre. Considéré à part d'une de ses occurrences, un pronom personnel semble ne pas être « complet ». Puisque son rôle est de désigner le locuteur, il semble absurde d'envisager qu'il puisse avoir une signification pleine et entière en dehors d'un emploi effectif. Cependant, pour qu'un pronom puisse désigner un individu, il faut qu'il soit accompagné d'une certaine règle d'utilisation. On ne pourrait comprendre que je me désigne moi-même en employant « je » si on ne savait pas que « je » permet de renvoyer au locuteur. Un pronom n'est pas vide avant emploi et complet ensuite. Le renvoi à l'objet passe par le renvoi à une règle générale d'usage qui participe de sa particularité à dépendre de son occurrence même<sup>67</sup> (ce que l'on nomme communément une propriété « *token-réflexive* »).

Certains désignateurs sont ainsi sensibles au fait qu'il sont employés. D'autres partagent ce caractère particulier mais, au lieu de dépendre du locuteur, leur renvoi découle du contexte d'énonciation en lui-même, autrement dit du lieu ou du temps où ils sont utilisés. Il en est ainsi d'indexicaux tels que « ici », « maintenant », « aujourd'hui » ou « hier ». Le même constat s'applique aux verbes qui, pour rendre cette particularité encore plus flagrante, changent de forme en fonction du contexte. Pour bien voir la différence entre le fait d'être énoncé et le contexte d'énonciation, prenons une phrase, par exemple « j'ai mal ». Cet énoncé dépend du locuteur. Il désignera un individu différent selon que c'est vous qui le prononcez ou bien moi. Admettons que

---

<sup>67</sup> J'aimerais attirer l'attention sur un problème qui dépasse largement le cadre de notre étude mais qui me semble néanmoins important puisqu'il peut influencer sur son contenu. Nous avons dit que la détermination de la référence de « je » dépend de celui qui le prononce. Si je dis « j'avais mal », le pronom se rapporte à moi, à l'instant où je le prononce. L'énoncé en revanche renvoie à un moment passé. Là où l'on pourra se poser des questions c'est si l'on doute de la constance du moi dans le temps car, dans ce cas, « je » renverra au locuteur qui prend place dans l'instant présent et « avais » renverra à un moment passé. En niant la continuité de l'identité, on crée un gouffre infranchissable entre le moment présent et le passé qui rend totalement incompréhensible une affirmation telle que « j'avais mal ».

l'on fixe le référent, on va dire que c'est moi. Si je dis « j'ai mal » à l'instant  $t_1$  alors que je viens de me cogner un orteil contre un pied de table, l'énoncé sera vrai. En revanche si je vous affirme la même chose à un instant  $t_2$  alors que je ne ressens aucune douleur, je mentirais certes, et je m'en excuse, mais l'énoncé sera surtout faux. À l'instar d'un pronom personnel, un indexical temporel ou spatial se doit d'être accompagné d'une règle d'application. « Maintenant » aura comme règle quelque chose comme « désigne le moment (originel)<sup>68</sup> d'énonciation ». Il en va de même pour les descriptions définies. « L'homme le plus fort du monde » ne désigne pas le même individu si cette expression fut employée dix années en arrière ou bien il y a deux siècles.

Avant de poursuivre, il est important de noter que tous les désignateurs sensibles au contexte ne sont pas forcément sensibles au contexte d'énonciation. Des expressions comme « la veille » ne dépendront pas du moment où ils sont employés mais du contexte dans lequel ils prennent place. Par exemple, si je vous dis : « nous sommes arrivés à Paris un mardi et sommes repartis le lendemain », « le lendemain » renvoie au mercredi donc et qu'importe si je prononce cette phrase deux semaines ou 10 ans après puisque le désignateur en question n'est sensible qu'au contexte fixé par l'énoncé et non pas par le moment où celui-ci est prononcé. Quoi qu'il en soit, et à l'instar de leurs camarades, ces désignateurs dépendent dans leur renvoi d'une règle linguistique permettant de déterminer la référence une fois le contexte d'origine spécifié.

## 1.2 Situation

À la sensibilité au contexte s'ajoute l'influence de la situation d'évaluation (ou contexte modal) de l'expression. Le contexte d'énonciation regroupe le moment et le lieu où une expression est utilisée (ou qu'elle vise). La situation quant à elle inclut tout ce qui entoure celui-ci. Prenons un exemple. Admettons (mais qui pourrait en douter ?) que l'homme le plus fort du monde soit Chuck Norris. « L'homme le plus fort du monde » désigne donc Chuck Norris en 2011 par exemple. Maintenant, restons toujours en 2011 mais plaçons-nous dans l'univers de Hulk (où on suppose que Chuck Norris n'existe pas, évidemment). « L'homme le plus fort du monde » énoncée dans cette situation ne désignera donc plus celui qui incarne notre *Texas ranger* préféré mais bien cet imposant bonhomme vert qui peut ouvrir un pot de confiture sans utiliser de torchon<sup>69</sup>.

La situation d'évaluation est le monde dans lequel nous nous plaçons. Soit le monde réel

---

68 Précision importante lorsque l'on rapporte les paroles d'autrui au style direct. La même remarque s'applique aux pronoms personnels etc. Si je dis « Pierre m'a dit : "je suis là !" », le « je » ne se rapportera pas à moi mais bien à Pierre.

69 Le titre d'« incroyable » étant ainsi parfaitement justifié.

donc, soit un monde imaginaire ou plus communément appelé en philosophie un monde *possible*. Nous pouvons ainsi avoir des contextes différents dans un même monde ou bien encore des contextes différents dans des mondes différents, puisqu'il faut bien voir que la situation ne dépend pas du contexte : le contexte peut varier indéfiniment alors que demeure stable le monde envisagé. Mais, inversement, peut-on trouver des contextes identiques dans des mondes différents ou est-ce que le fait de changer de monde, aussi insignifiante soit la différence, conduit *a fortiori* à nous placer dans des contextes fondamentalement distincts ? Est-ce que le 10 mars 1940 dans le monde  $\alpha$  est le même jour que le 10 mars 1940 dans le monde  $\beta$  ? La réponse n'est pas évidente mais il ne semble pas que nous puissions « exporter » un contexte d'un monde à un autre puisqu'il prend place dans un monde donné qui lui fournit son identité. Ce que l'on peut dire en tout cas, c'est qu'à chaque fois qu'une expression est utilisée, elle pourra renvoyer à des objets différents suivant où nous nous plaçons. La sensibilité des désignateurs pourra donc être employée comme moyen de les classer en fonction de la flexibilité dont ils font preuve dans leur renvoi.

Que ce soit dans la conception russellienne ou au sein de la conception fregéenne, la sensibilité des désignateurs n'est pas systématisée en tant que telle, c'est-à-dire que le système n'inclut pas d'élément sémantique permettant de rendre compte de cette particularité – elle est tout au plus une propriété secondaire si l'on peut dire. Il n'empêche qu'une description définie aura une dénotation différente selon le contexte et la situation dans lesquels elle est employée. Or, comme chez Russell un nom propre ordinaire est, le plus souvent, l'abréviation d'une description, il paraît naturel de penser qu'un nom propre (ordinaire) dépend également de la situation et du contexte ; ou alors il faut préciser que la propriété singularisante décrite par la description est valable partout et tout le temps (ce qui semble loin d'être le cas car, au fond, la description dépend de la connaissance que nous avons de l'individu et il n'est pas dit que lui seul y réponde, surtout si l'on prend en compte l'occurrence de cette description dans d'autres mondes possibles). Seuls les noms propres de Mill, au final, semblent s'affranchir d'une telle dépendance. C'est précisément l'héritage que revendique Kripke.

## 2. Rigidité

À l'opposé de la sensibilité au contexte et de la situation d'évaluation, autrement dit la flexibilité des désignateurs, nous pouvons imaginer qu'une expression une fois créée, renvoie toujours au même objet, quel que soit le contexte ou la situation dans lesquels elle est employée. Cette propriété toute particulière a été appelée « rigidité ». Principalement, cet aspect sémantique a

été mis à jour parallèlement par Kripke (à qui l'on doit la paternité de l'appellation « rigidité ») et Putnam. Chez ces deux auteurs, la rigidité est attribuée essentiellement aux noms propres et aux noms d'espèces. Ils construisent néanmoins chacun leur conception de la rigidité pour des raisons différentes. Kripke veut en effet s'opposer au descriptivisme en général (mettant Frege et Russell dans le même panier) et à la position de Russell concernant les noms propres ordinaires en particulier. Putnam quant à lui veut montrer que « les significations ne sont pas dans la tête »<sup>70</sup>. Par « signification » il entend l'intension d'un désignateur au sens cognitif et il veut montrer que même si elle « détermine l'extension »<sup>71</sup> elle n'en reste pas moins objective<sup>72</sup>. Leur conception étant néanmoins la même, nous nous concentrerons principalement sur le développement de Kripke.

La conception de Kripke prend forme contre Frege et Russell, mais non pas de manière totale. Il admet en effet avec Frege qu'un nom propre ordinaire est un nom propre authentique, contrairement à Russell, mais refuse de leur associer comme peut le faire Frege, un quelconque *sens* à caractère descriptiviste. On peut dire pour reprendre le vocabulaire de Carnap qu'il s'entend avec Frege sur l'extension du terme « nom propre » mais non pas sur son intension, qu'il partage plutôt avec Russell. Un nom propre ordinaire est un nom propre authentique mais on n'accède pas à la référence par un procédé de détermination qualitative<sup>73</sup>.

Chez Kripke, un nom propre est une entité qu'il qualifie de « rigide »<sup>74</sup>. Plus précisément, c'est le lien entre l'objet et le mot qui est rigide. Un nom propre renverra toujours au même individu même si nous ne l'avons jamais vu ni en avons entendu parlé auparavant, et quelle que soit la situation dans laquelle il se trouve<sup>75</sup>. À l'instar de Mill, c'est une convention qui fixe la référence<sup>76</sup>. On dit « ceci s'appellera ainsi » ou « cet homme portera le nom de "Platon" » ou encore « l'étoile qui apparaît la première le soir sera dénommée "Phosphorus" »<sup>77</sup>. L'instant où est assigné à l'objet son nom est ce que Kripke nomme son « baptême initial ». On le voit, ce qui détermine la référence peut être indifféremment un indexical ou une description. Néanmoins une fois l'objet déterminé, le renvoi du désignateur est *fixe*, et ne pourra plus varier, même si on lui associe par la suite d'autres descriptions, qui, de plus, peuvent ne pas lui correspondre.

Une fois la référence fixée, elle se transmet entre interlocuteurs<sup>78</sup>. Untel aura assisté au

---

70 Putnam, « La signification de "signification" », p. 57.

71 *Ibid.*, p.47, 57.

72 Tout comme chez Carnap.

73 Bien qu'il admette qu'une description définie a un *sens*. Cf. Kripke, *La logique des noms propres*, note 4 p.16.

74 « [J]e vais soutenir, de façon intuitive, que les noms propres sont des désignateurs rigides », *ibid.*, p. 37.

75 « Nous appellerons quelque chose un « désignateur rigide » si dans tous les mondes possibles il désigne le même objet », *ibid.*, p. 36.

76 Cf. Kripke, *ibid.*, p. 66.

77 Nous voyons par l'exemple de Phosphorus que la description peut être *fausse*, c'est-à-dire ne pas correspondre à l'objet, cela n'empêche pas qu'elle fixe la référence, qui est cet objet. Kripke s'appuie ici sur les travaux de Donnellan (cf. « Reference and Definite Descriptions » et infra, III, 2).

78 Cf. *ibid.*, p. 79.

« baptême » de X et parlera de X à un autre qui à son tour pourra mentionner X etc. Bien sûr, la chaîne qui se forme ainsi n'est pas unique car il va de soi que quelqu'un peut parler de X à plusieurs personnes. Nous possédons ainsi quelque chose qui nous relie *historiquement* à l'individu auquel nous faisons référence.

Il est à ce propos important de ne pas confondre, comme le pense Burgess, la rigidité d'un désignateur et le caractère direct de son renvoi<sup>79</sup>. Chez Mill, la convention d'établissement de la référence était simplement linguistique. Absolument aucun intermédiaire n'était requis pour référer. Kripke nous montre l'importance de la présence de locuteurs dans la transmission de la référence. S'il n'y a aucune médiation de type descriptiviste, il y en a bien un (ou plusieurs) de type historique. La conception de Kripke permet de conserver les avantages de la théorie de Mill tout en corrigeant le défaut des cas d'homonymie. On peut ne rien connaître d'une personne et pourtant parler d'elle<sup>80</sup>. Ainsi lorsque nous employons le désignateur « Platon » nous désignons un individu et un seul, toujours invariable bien qu'il ait vécu il y a des millénaires. La chaîne étant temporelle, il est difficile de la remonter car nous avons un accès *indirect* à la référence. C'est là toute la spécificité de la rigidité. Une fois le baptême effectué, le nom devient indissociable de l'objet ainsi « marqué » et cela bien que l'on puisse n'avoir que des croyances erronées sur ce dernier. Par ce procédé nous pouvons expliquer le fait que l'on puisse se tromper sur l'identité de deux objets. On peut ignorer que Lewis Carroll est Charles Lutwidge Dodgson tout simplement parce que ces deux noms ne nous ont pas été transmis ensemble ou que l'on ne nous a pas informé de l'identité de leur référent. Deux chaînes distinctes (quand bien même seraient-elles parallèles) relient dans ce cas les deux patronymes au même individu. Or comme nous n'avons pas assisté à ces deux cérémonies nominatives, il sera toujours possible que nous demeurions dans l'ignorance, même si elle nous sont transmises ensemble<sup>81</sup>. Que l'on nous dise que Carroll = Dodgson, le doute pourra persister, tout cela parce que la chaîne historique de la référence rigide peut aller au-delà de notre horizon temporel personnel. Qu'un procédé référentiel soit rigide n'implique en rien un aspect direct de son renvoi.

Pour qu'un nom propre désigne un individu de manière rigide, il faut bien que la chaîne s'ancre à quelque chose : elle ne peut flotter dans le vide. À quoi exactement est-elle reliée ? La position de Kripke n'est pas très claire sur ce point. Pour Kripke, un individu peut posséder ce qu'il nomme des propriétés « essentielles »<sup>82</sup>, *i.e.* nécessaires, immuables. Au vu de l'ensemble du texte

---

79 Cf. Burgess, *Saul Kripke, Naming and Necessity*, p. 8 et 9.

80 « Un locuteur [...] est ainsi en mesure de faire référence à Feynman, quand bien même il est incapable de l'identifier dans ce qu'il a d'unique. », Kripke, *op. cit.*, p. 79.

81 C'est toute la difficulté des sources historiques. Cf. par exemple Karl R. Popper, *Des sources de la connaissance et de l'ignorance*, traduction française de Michelle-Irène et Marc de Launay, Payot et Rivages, Paris, 1998.

82 « Certaines propriétés de l'objet peuvent lui être essentielles. », Kripke, *op. cit.*, p. 41.

nous devrions dire qu'un objet *possède* des propriétés essentielles et non pas simplement qu'il *peut* en posséder. Il ajoute ensuite qu'un objet n'est pas une vacuité sur laquelle vient s'agglutiner telle ou telle propriété<sup>83</sup>. Platon n'est pas un rien qui possède la propriété d'avoir été le disciple de Socrate etc. Enfin, il nous dit qu'un objet n'est pas qu'un simple « faisceau de qualités »<sup>84</sup>, parce que celles-ci sont des *abstracta*, et qu'un individu comme Platon est tout sauf abstrait. Platon n'est donc ni une substance vide, ni l'ensemble de qualités qui le compose ; il est juste quelques propriétés qui l'identifient. Or nous pouvons reprendre l'argument de Kripke ici, car qu'est-ce qu'une propriété si ce n'est une abstraction ? Est-ce que le fait qu'elle soit unique la rend plus concrète ? Personnellement, je ne vois pas bien la différence entre une qualité et une propriété et Kripke ne l'explique pas d'avantage dans *La logique des noms propres*. Ce que nous pouvons dire, c'est que le référent d'un désignateur rigide est une essence *unique* et que c'est elle que nous désignons par l'emploi du désignateur même si ce n'est pas *par elle*<sup>85</sup> que nous le faisons. Nul besoin de savoir ce qu'est précisément cette essence, comme nous l'avons vu.

À partir du postulat de l'essence, on comprend mieux que le comportement sémantique d'un nom propre puisse être qualifié de « rigide ». Du moment que la référence est fixée, on peut employer le nom dans n'importe quel monde possible et continuer de référer à la même entité. Non seulement un nom propre est insensible au contexte (« Platon » désigne Platon que ce soit maintenant ou au XV<sup>e</sup> siècle) mais également à la situation d'évaluation. Lorsque l'on imagine un monde dans lequel, par exemple, Platon n'aurait pas été le disciple de Socrate, on parle bien de Platon et non pas d'une réplique quelconque ou d'un individu totalement différent.

Dès lors que l'on adhère à la thèse essentialiste on peut, comme Kripke et Putnam, étendre l'application de la notion de rigidité et à la promouvoir chez les noms d'espèces<sup>86</sup>. Ainsi, si l'on arrive à montrer qu'un lapin possède une chose, une propriété essentielle, en commun avec tous les autres lapins (qui ne seraient donc que des exemplifications, des occurrences de cette chose), alors le renvoi devient inévitablement rigide, ce dont ne doute pas Kripke<sup>87</sup>. Tout ce que l'on peut associer à un nom, par la suite, devient secondaire. Accessoires chez Kripke, les propriétés inessentiels bénéficient d'un peu plus de clémence chez Putnam qui les inclut dans son système<sup>88</sup>. Elles n'en

---

83 « On suppose l'existence de mystérieuses entités [...] qui sont dénuées de propriétés et qui servent de substrat aux qualités », *ibid.*, p. 40.

84 *Ibid.*

85 On peut désigner un individu de manière rigide par la description qui correspond à son essence. Une description peut ainsi être rigide, mais quand nous employons un nom propre, on ne renvoie pas d'abord à la description pour renvoyer ensuite à l'objet, comme le pense Russell.

86 Cf. le fameux exemple eau/H<sub>2</sub>O.

87 « La question de savoir si la science peut découvrir empiriquement que certaines propriétés sont nécessaires aux vaches ou aux tigres est une autre question, à laquelle je réponds de manière affirmative. », *ibid.*, p. 116-117.

88 Putnam considère (Putnam, *op. cit.* p. 80) que la propriété essentielle (sa description) fait partie d'un vecteur sémantique plus large comprenant en outre des descriptions issues des compétences linguistiques du locuteur.



restent pas moins en retrait.

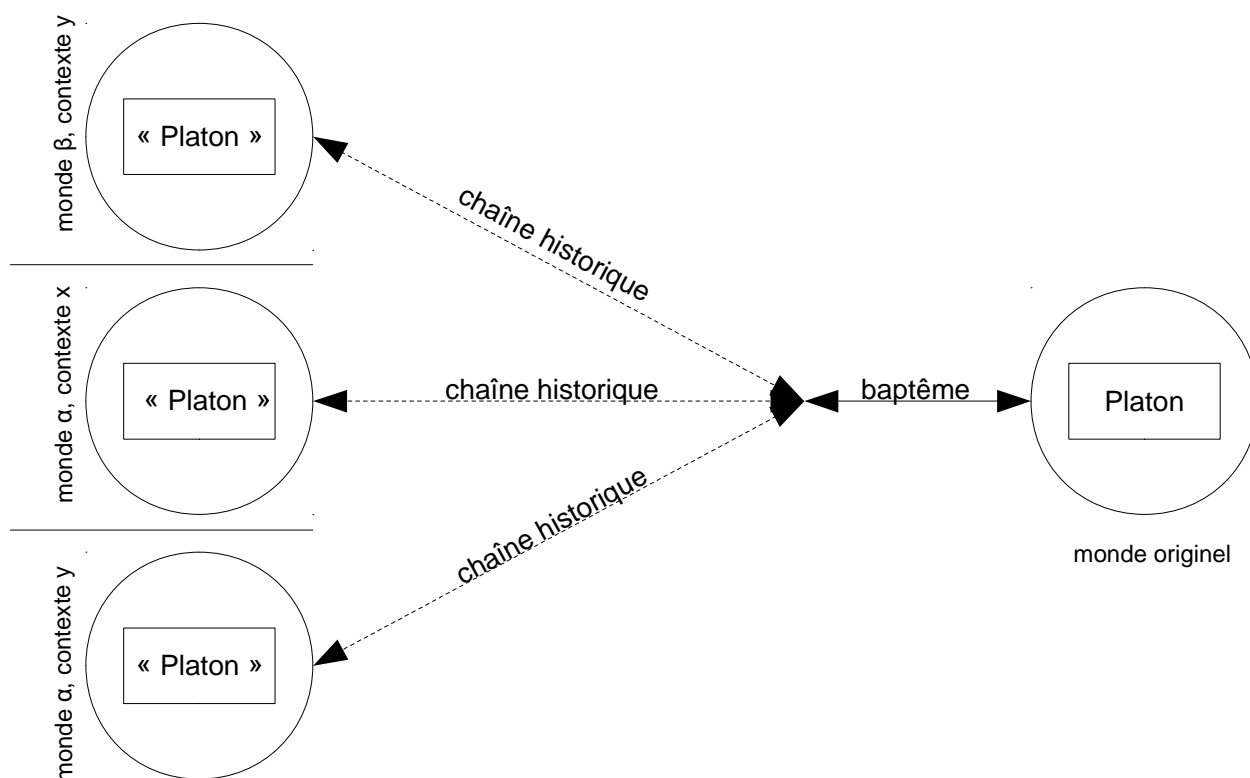


Schéma 7. La rigidité selon Kripke

Kripke (et Putnam) prend ainsi à contrepied les théories descriptivistes de la référence (le renvoi indirect chez Russell par exemple) en faisant du référent une propriété (essentielle) définissant l'individu au lieu de faire passer le renvoi *par* une ou plusieurs propriétés qui, elles, permettraient de *déterminer* l'individu en question.

La théorie de la rigidité des noms soulève certains problèmes. Il y a d'une part la difficulté d'adhérer à l'hypothèse essentialiste car difficilement démontrable ou prouvable. Cette difficulté n'est pas un argument à proprement parler *contre* la théorie de la rigidité<sup>89</sup> mais appelle néanmoins à la prudence. D'autre part, ces théories ne répondent pas (parce que ce n'est tout simplement pas traité<sup>90</sup>) au problème d'une référence vide. Puisque rigidement nous faisons référence à un noyau d'essence, que se passe-t-il lorsque celui-ci n'existe pas ? Russell, et Quine après lui, apportent tous deux une solution à ce problème d'un point de vue descriptiviste (un nom propre ordinaire est une description définie qui « peut être dénotante et cependant ne rien dénoter »<sup>91</sup> parce que son renvoi

89 On ne peut rejeter une théorie sous prétexte qu'une de ses hypothèses est potentiellement invérifiable.

90 « Je dis qu'un nom propre désigne rigidement son référent même quand même quand nous parlons de situations contrefactuelles où ce référent n'aurait pas existé. Les questions ayant trait à l'inexistence sont ainsi affectées. », Kripke, préface à l'édition de 1980, *op. cit.*, note 21 p.173.

91 Russell, « On denoting », p. 479, trad.

ne s'appuie pas sur l'existence de l'objet mais sur les qualités qu'il se doit d'avoir) et c'est ce qui fait cruellement défaut à une théorie où l'immuabilité du référent est indispensable.

### 3. Des degrés de sensibilité : le système de Kaplan

Le renvoi d'un désignateur pourra procéder de différents éléments : une règle linguistique, le contexte, les circonstances ou encore rien de tout cela. Kaplan<sup>92</sup> a réussi à conjuguer toutes ces particularités en un seul système formé de trois parties : le caractère, le contenu et l'extension. Chacun de ces trois éléments a un rôle particulier. Le caractère accueille la fonction linguistique attribuée au désignateur. Le contenu, quant à lui, se voit recevoir la propriété permettant d'identifier l'extension qui comporte le ou les objets désignés. Où se situe le lien avec le contexte d'énonciation et la situation d'évaluation ? Tout simplement dans le passage de l'un à l'autre. Le caractère ne fixant pas le contexte, une fois celui-ci spécifié, on peut déterminer le contenu qui, à l'aide cette fois de la situation permettra de définir l'extension. Reprenons l'exemple de « l'homme le plus fort du monde ». Le caractère de cet énoncé, c'est la propriété d'être l'homme le plus fort lorsqu'il est utilisé. Son contenu est la propriété d'être l'homme le plus fort du monde en 2011 dans notre cas. Son extension est, dans le monde actuel, Chuck Norris. Le caractère détermine le contenu à l'aide du contexte et le contenu détermine à son tour l'extension à l'aide des circonstances d'évaluation.

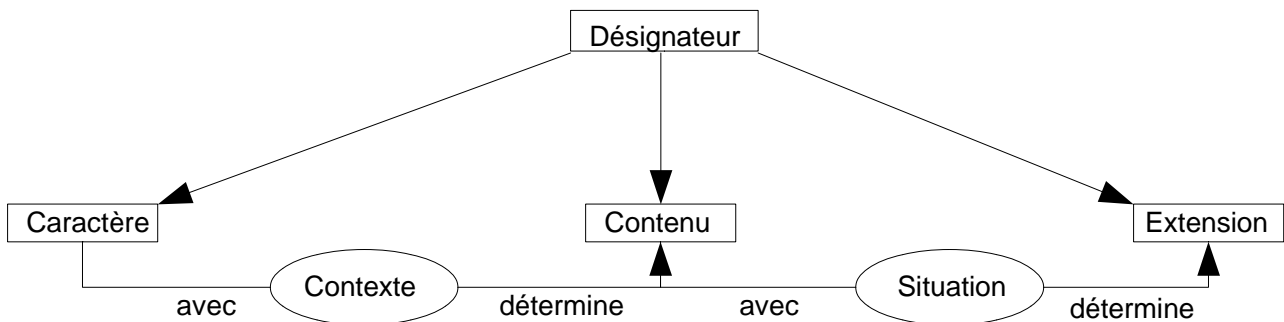


Schéma 8. Le système de Kaplan

Le point de départ de Kaplan était la sémantique standard issue de Carnap, mais comme il voulait rendre compte du fonctionnement des indexicaux, il a dû doubler l'intension en contenu et caractère. En fait il n'est pas nécessaire qu'une expression contienne un indexical pour qu'elle soit sensible au contexte, notre exemple le prouve mais il est évident qu'une description définie peut ne

92 Comme pour Mill, je tiens mes informations de Recanati, *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, chap. 2, § 2, 3 et 4.

pas l'être. Prenons tout simplement l'expression « l'homme le plus fort du monde en 2011 ». Le contexte étant fixé dès le départ, le contenu nous est directement accessible et caractère et contenu se confondent, c'est pourquoi il n'était pas si évident de remarquer qu'ils pouvaient être distingués car, dans un cas comme celui-ci, la propriété d'être ce que la description nous dit au moment où on la prononce et la propriété d'être l'homme le plus fort du monde en 2011 sont la même chose.

Cette trivialisation s'opère également entre le contenu et l'extension lorsque l'on prend un indexical. « Je » possède un caractère, c'est la propriété d'être le locuteur au moment de l'énonciation. Il a également une extension, c'est le locuteur. Elle se réduit néanmoins au contenu puisque l'objet est déterminé dès que le contexte nous est donné. Un indexical est dès lors insensible à la situation d'évaluation. Il est donc rigide selon la méthode de Kripke. Qu'importe le monde dans lequel on se place, dès que j'utilise « je » je me désigne moi-même. Je pourrais me projeter dans d'autres mondes, cela ne changera pas le référent, le but étant de parler de moi et non d'un double ou d'une autre personne.

La rigidité des indexicaux est, pourrait-on dire, relative car son extension dépend tout de même du contexte même s'il est vrai que le concept de rigidité n'a été construit que par rapport à des fluctuations modales. On peut néanmoins trouver chez Kaplan des désignateurs non seulement insensibles aux circonstances mais aussi au contexte. C'est bien entendu le cas des noms propres. Comme le nom propre fixe d'emblée, par convention, l'extension, le contenu et le caractère, on comprend que Kripke ne fait pas mention – ce qui n'était pas son but – du fait qu'une expression pouvait être sensible au contexte et demeurer cependant « rigide ». Le nom propre de Kaplan est une explicitation de la référence directe que l'on trouve chez Mill. La convention linguistique qui assigne au mot l'individu se retrouve directement dans le caractère. Il est donc manifeste que le contenu sera identique au caractère et l'extension au contenu : les trois catégories se fondent les unes dans les autres.

Exposée de cet manière, cette théorie rend plus compréhensible la référence directe et la magnifie en quelque sorte. Toutefois, si on ne lui applique pas une théorie de type kripkéen, elle tombe dans les mêmes travers que la conception millienne. Si elle la rend bien plus attrayante en la dotant d'une véritable appartenance à un système, elle n'en corrige pas les défauts. Comme le souligne Recanati<sup>93</sup>, une autre solution aurait été de prendre en compte les cas d'homonymie en faisant en sorte que l'on puisse distinguer le porteur du nom (« pertinent ») selon le contexte. Faire cela serait faire des noms propres des indexicaux – même si le caractère ne sera certainement pas une propriété *token-réflexive* – et, après tout, cela peut facilement se défendre car pour savoir que l'on parle de Pierre<sub>1</sub>, tout en sachant que l'on ne parle pas de Pierre<sub>2</sub>, c'est le cours de la

---

93 *Ibid.*, p. 60.

conversation, sa genèse etc., qui nous le montrent.

Un dernier point qu'il nous faut aborder avant de conclure avec Kaplan est la place qu'occupe les termes généraux au sein de son système. Comme chez Mill ou Russell, un terme général est très proche d'une description définie puisque cette dernière se compose d'occurrences du premier. Prenons le terme « homme ». Le caractère d' 'homme' sera la propriété d'être un homme au moment de l'énonciation (disons en 2011), son contenu la propriété d'être un homme en 2011 et son extension l'ensemble des hommes. Un terme général possède les mêmes caractéristiques qu'une description définie à la différence près que son contenu est une propriété non singularisante et que son extension n'est pas, par conséquent, un individu unique. Une particularité qui m'interpelle est la suivante. Si l'on considère un terme général de cette façon, on ne peut inclure dans l'extension tous les hommes qui ont existé et qui existeront. On ne pourra dire « tous les hommes ont été, sont et seront ceci ou cela etc. » sans que cet énoncé soit dépourvu de sens puisque si « hommes » ici, renvoie aux hommes *présents* comment pourrait-on parler des hommes *passés* et *futurs* ? Un terme général n'est sensible au contexte d'énonciation que si on lui accole un véritable indexical tel que « actuellement ». C'est pourquoi je ne pense pas que l'on puisse dire qu'un terme général possède une propriété *token-réflexive* et qu'il est plus vraisemblable d'admettre que son caractère est en fait confondu avec son contenu. Si « fort » renvoie toujours à la même propriété à savoir 'être fort', pour moi, il voudra dire la même chose (*i.e.* il aura le même contenu selon le système de Kaplan) si je le prononce aujourd'hui, demain ou dans dix ans. Kripke, nous l'avons vu, est même allé plus loin en attribuant aux noms d'espèces le même comportement qu'ont les noms propres. De ce fait, puisqu'un nom d'espèce n'est pas sensible à la situation d'évaluation, son contenu coïncide avec son extension.

Le point de vue de Kaplan est similaire à celui de Strawson (qui se construit contre Russell). Pour ce dernier, il faut bien distinguer l'usage d'une expression de sa référence. Le véritable contenu sémantique d'un désignateur est sa capacité à être employé dans des phrases, autrement dit, il est constitué des conditions d'utilisation générales<sup>94</sup>. Nous ne pouvons faire référence à un objet que parce que nous connaissons des règles linguistiques qui nous permettent de le déterminer selon le contexte. Nous pourrions même pousser la réflexion jusqu'au bout. Strawson en effet, comme Mill et Kaplan, admet que la convention attribuée à un nom propre est *ad hoc*, c'est-à-dire fixe et donc non générale<sup>95</sup>. Or admettons que nous ne connaissons pas le nom « Platon » et que l'on entende « Platon était un philosophe ». On peut néanmoins comprendre que « Platon » renvoie à un individu en déduisant en fonction de notre connaissance de la langue et de sa position dans la phrase qu'il

---

94 Cf. Strawson, « On referring », p. 221.

95 *Ibid.*, p. 226

renvoie à un individu particulier et déterminé (un nom propre n'aurait pas que la rigidité comme renvoi). Nous pouvons ainsi affirmer que « Platon » désigne un individu unique. « Platon » se trouve donc être sensible à ce que nous avons appelé<sup>96</sup> le « contexte propositionnel ». Cette dépendance et ce qu'elle recouvre reste néanmoins flous (le renvoi général d'un désignateur rigide par exemple ne dépend-il pas du fait même d'être rigide ? Un nom propre n'est pas un nom propre tant qu'on ne lui a pas attribué de référence. Certes mais un nom propre, dans sa forme, peut exister *avant* sa référence etc.) et n'est pas à l'abri d'une réduction à quelque autre mode de sensibilité.

---

Avec Kaplan nous voyons comment nous pouvons rendre compte de la dynamique du renvoi en proposant un système lui-même dynamique. En fait, on remarque que ce système est une augmentation possible des systèmes dits « statiques ». Ce qu'il leur apporte, c'est l'ajout des règles générales d'emploi attribuées aux désignateurs, ce qui leur manquait cruellement. En revanche, il reste général sur ce que les systèmes statiques ont développé plus spécifiquement et s'il peut s'appliquer à l'un comme à l'autre (le contenu d'un terme général par exemple est-il sa signification, sa connotation ou sa dénotation etc. ?), il ne résout pas leur problèmes respectifs. De plus, l'insensibilité des termes généraux est problématique car certains de ces désignateurs répondent à une norme. Par exemple la propriété d'être fort ne sera pas vu de la même manière selon la culture ou l'époque dans lesquelles nous nous situons. « Fort » a-t-il donc un caractère différent de son contenu et si oui est-il seulement sensible au contexte ou bien également à la situation ?

Comme nous disons qu'un système est dynamique objectivement, les renvois étant sensibles à des éléments *objectifs* – contextes et circonstances –, nous pouvons nous demander s'il ne serait pas possible qu'un désignateur soit également réceptif à une composante subjective. C'est ce que nous allons voir brièvement.

---

96 Cf. annexe C.

### III

## Dynamique subjective du renvoi

### 1. Le syndrome *Humpty Dumpty*

Jusqu'à présent, il n'a été question que de caractériser le renvoi en fonction d'éléments objectifs. Que ce soit la présence du locuteur, sa place dans tel ou tel monde, le rôle des propriétés associées à l'objet etc. Nous n'avons pas encore envisagé le fait qu'un désignateur puisse dépendre dans son mode de renvoi de l'état du locuteur lui-même. Proscrite dans certains cas comme la rigidité, la dépendance subjective, comme je l'appellerai, a néanmoins, pour certains du moins, un poids non négligeable. La philosophie analytique s'est appliquée avec Frege notamment à évincer toute trace de psychologisme de son champ d'application. Il ne faut cependant pas confondre le psychologisme proprement dit (c'est-à-dire l'identification des objets dans leur objectivité à certains états mentaux) et les éléments psychologiques qui peuvent entrer en jeu dans les mécanismes sémantiques.

Nous trouvons chez Frege l'idée selon laquelle le sens dépendrait de ce que nous connaissons ou croyons d'un individu et par suite, selon ce que nous lui attribuerions, nous lui ferions référence de manières différentes. Frege refuse pourtant de faire du sens un élément subjectif. Néanmoins, celui-ci est *saisi* par le sujet et il serait bon de nous demander en quoi cette saisie consiste. Un nom propre ou une description définie utilisés par deux locuteurs différents peuvent bien renvoyer à la même personne, il n'empêche qu'ils le font le plus souvent de manières dissemblables *i.e.* ils utilisent des sens différents. Présenté ainsi, le sens n'a donc que peu d'importance dans la compétence de *communication* c'est-à-dire de partage. Et pourtant Frege ne veut pas que le sens soit subjectif pour que l'homme puisse communiquer. Cette affirmation concerne surtout la proposition et est plus compréhensible dans ce cas, mais, en ce qui concerne le désignateur, on ne voit pas son importance. Tant que nous parlons du même objet et que nous lui attribuons la même propriété (nous rappelons qu'un terme général *dénote* une propriété chez Frege, même si cela soulève de nombreux problèmes qui, d'ailleurs, sont peut-être la source de notre remarque), peu importe la manière dont nous le faisons.

C'est ce que nous dit Quine dans « le mythe de la signification ». Ce dernier utilise une analogie très intéressante et nous nous contenterons de gloser à partir de celle-ci. Il nous dit<sup>97</sup> que le langage se développe dans le sujet linguistique comme les arbustes que l'on taille identiquement.

---

97 Quine, « Le mythe de la signification », p. 157.

Pour chaque sujet, il y a une configuration différente des branches mais la forme finale, extérieure de l'arbuste est la même chez chacun, tout simplement parce que nous apprenons le langage en société et que notre compétence se modélise conformément à l'usage qui en est fait autour de nous. Nous voyons bien la différence. L'intersubjectivité doit conduire à un usage du langage qui se veut uniforme, car, après tout, c'est le résultat qui compte. Cela veut néanmoins dire que nous ne le façonnons pas de la même manière, ou, plutôt que nous pouvons fortement en douter. Après tout, ne nous est accessible que notre propre histoire intérieure. Là où je ne suis pas d'accord avec Quine, c'est qu'il dit que nous oublions rapidement le processus par lequel nous en sommes venu à communiquer et que l'on ne peut pas en « tirer [...] quoi que ce soit qui ressemble même de loin à une interprétation intelligible de la signification ». Affirmer cela c'est affirmer que nous pouvons retirer les branches de l'arbuste sans pour autant faire effondrer le feuillage. Nous oublions certes *comment* nous arrivons à comprendre un mot, par contre nous n'oublions pas *comment* nous le comprenons. C'est bien le processus d'apprentissage du mot que nous oublions mais non pas le processus *d'emploi*. Cela n'empêche pas Quine, comme on le sait, d'être sceptique quant au bien-fondé de la notion de 'signification' puisque le processus d'emploi, s'il permet la communication entre sujets ne doit sa réussite, au final, qu'à une sorte de stabilité statistique due au milieu dans lequel le sujet baigne<sup>98</sup>.

Nous constatons le lien très fort entre cette affirmation et le sens de type fregéen. Nous sommes des êtres sociaux mais aussi des individus à part entière. C'est pourquoi il est tout à fait envisageable que nous ne puissions pas « parler le même langage » même si notre comportement linguistique extérieur est conforme à celui de ceux qui nous entourent. Tout cela pour dire que la subjectivité est *motivée* dans notre usage du langage, que c'est le sujet qui attribue tel concept ou encore tel sens à tel mot. Nous ne sommes pas en train de dire que nous faisons ce que nous voulons avec le langage mais il n'est pas insensé de penser que nous pourrions, auquel cas celui-ci perdrait bien évidemment sa vertu sociale<sup>99</sup>.

---

98 Je suis d'accord avec cela, c'est simplement l'argumentation qui me pose quelques problèmes, mais nous n'avons pas le loisir de nous occuper de cela maintenant.

99 Comme le montre cette éclairante illustration :

"And only *one* for birthday presents, you know. There's glory for you!"

"I don't know what you mean by 'glory,'" Alice said.

Humpty Dumpty smiled contemptuously. "Of course you don't—till I tell you. I meant 'there's a nice knock-down argument for you!'"

"But 'glory' doesn't mean 'a nice knock-down argument,'" Alice objected.

"When *I* use a word," Humpty Dumpty said in rather a scornful tone, "it means just what I choose it to mean—neither more nor less."

"The question is," said Alice, "whether you *can* make words mean so many different things."

"The question is," said Humpty Dumpty, "which is to be master—that's all."

Alice was too much puzzled to say anything, so after a minute Humpty Dumpty began again. "They've a temper, some of them—particularly verbs, they're the proudest—adjectives you can do anything with,

On pourrait penser que la position de Quine est hostile à toute étude sur les conditions de renvoi et, même si nous sommes globalement d'accord pour dire que la sphère subjective participe du langage et que seule la nôtre nous est accessible, on peut envisager de dégager de notre expérience personnelle des processus qui, eux, sont partagés par tous les locuteurs<sup>100</sup>. On peut par exemple dire avec Frege que deux personnes attribuent à un désignateurs deux sens différents. Ils ne saisissent pas le même sens, et cela, nous avons peu de chance de le savoir mais pourtant, par généralisation on peut dire qu'il font la même chose à savoir : saisir un sens. Voyons un exemple un peu plus détaillé.

## 2. L'exemple de l'intentionnalité

Outre l'état épistémique du locuteur, que nous avons mentionné dans le point précédent, nous pourrions prendre comme exemple d'influence subjective sur les renvois, l'état intentionnel du sujet mis en avant par Donnellan<sup>101</sup>. Pour lui, une description définie peut renvoyer de deux manières. La première, classique, est déterminée par le sens « littéral » de l'expression. Nous désignons l'homme le plus fort du monde par ce que nous comprenons de l'expression « l'homme le plus fort du monde », fidèle à la conception descriptiviste. C'est l'emploi *attributif*<sup>102</sup> : on désigne un individu par ses qualités. Le second est plus subtil. Il s'agit en effet d'expliquer comment nous pouvons faire référence à un individu en utilisant une description ne lui convenant pas. On peut parler de l'homme tenant un verre de champagne et dire qu'il a l'air joyeux alors que le seul homme présent à la soirée ayant un verre contenant effectivement du champagne affiche une mine foncièrement maussade et que l'homme joyeux boit en fait du cidre. La description *dans son usage*

---

but not verbs—however, I can manage the whole lot of them! Impenetrability! That's what I say!"

"Would you tell me, please," said Alice "what that means?"

"Now you talk like a reasonable child," said Humpty Dumpty, looking very much pleased. "I meant by 'impenetrability' that we've had enough of that subject, and it would be just as well if you'd mention what you mean to do next, as I suppose you don't mean to stop here all the rest of your life."

"That's a great deal to make one word mean," Alice said in a thoughtful tone.

"When I make a word do a lot of work like that," said Humpty Dumpty, "I always pay it extra."

"Oh!" said Alice. She was too much puzzled to make any other remark.

Extrait de Lewis Carroll, *Through the looking-glass and what Alice found there* in Carroll Lewis, *Alice's Adventures in Wonderland & Through the Looking-Glass*, Signet Classic, New York, 2000, p. 188 et 189. On voit par cet exemple combien le pessimisme de Quine peut conduire à de fâcheuses conséquences car, s'il faut définir chaque mot que l'on utilise, et que nous utilisons d'autres mots pour cela, le processus n'a pas de fin.

100 Il faut donc présupposer que nous sommes fait du même bois, c'est-à-dire que nous avons tous les mêmes potentialités.

101 Cf. Donnellan Keith S., « Reference and Definite Descriptions ». Là encore nous irons assez vite sur la présentation.

102 *Ibid.*, p. 364



inclut donc un élément subjectif qui est un état intentionnel du locuteur. En utilisant une telle expression, le locuteur fait *en fait* référence à l'homme joyeux. C'est l'emploi *référentiel*<sup>103</sup>. Le fait que le locuteur emploie une description erronée repose sur une fausse croyance (la relation au contenu du verre). Cela n'empêche pas que, pour lui, l'homme désigné est bien celui qu'il considère joyeux.

Le même principe peut s'appliquer aux termes généraux dans leur vertu prédicative. Si l'on dit à quelqu'un : « tu es vraiment doué ! », alors que cette personne vient de briser toute la vaisselle on veut dire en fait qu'elle n'est pas douée du tout et qu'elle a des mouffles à la place des mains. Hors contexte, il serait impossible de savoir que cette expression sert de reproche. « Doué » ne renvoie plus à la même chose du fait que l'intention du locuteur n'est pas celle qui correspond en temps normal lors de l'utilisation de ce mot<sup>104</sup>. Le contexte joue un rôle ici mais c'est plutôt parce qu'il permet de déterminer ce que veut dire le locuteur (le locuteur veut dire ceci parce que cela et l'interlocuteur peut comprendre ceci parce qu'il se passe cela) et non pas parce qu'il influencerait sur le renvoi du désignateur. On peut même admettre que dans une telle situation le locuteur veuille employer l'expression de manière attributive. Peut-être qu'en effet dans le pays d'où vient le locuteur, briser le plus d'assiettes possible de la façon la plus improbable qui soit est digne de respect et d'admiration.

Ce que l'on remarque, c'est que l'emploi référentiel supplante l'emploi attributif. La référence est déterminée quasiment *sans les mots*. On pourrait parler de l'homme au verre de champagne en des termes entièrement inadéquates (par exemple : « la poule au plumage soyeux »), cela ne changerait rien. L'intentionnalité court-circuite les modes de renvoi standards que l'on a vus jusqu'à présent – tout comme peut le faire la rigidité car celle-ci ne se préoccupe, pour faire référence, ni du sens ni d'aucune intension, connotation ou quoi que ce soit d'autre. Mais que se passe-t-il alors lorsque l'on emploie un nom propre de manière erronée ? On voit un homme au loin que l'on confond avec notre ami Pierre et l'on dit « Pierre a l'air serein aujourd'hui ». Dit-on « cet homme a l'air serein » ou bien « Celui que l'on nomme "Pierre" a l'air serein » ? Laquelle de l'intentionnalité ou de la rigidité prime dans ce cas ? Pour Kripke<sup>105</sup>, des expressions employées de manière

---

103 *Ibid.*

104 Oserais-je illustrer ce propos par un exemple quelque peu vulgaire mais ô combien didactique et surtout amusant ? Allez ! J'ose : « Eh quoi ! ne savez-vous pas que, lorsque quelque chevalier donne un bon coup de lance au taureau sur la place, ou que quelqu'un fait quelque chose à propos, tout le monde crie d'ordinaire : " Ô putain, fils de putain ! Le joli coup !" de sorte que ce qui paraît être alors une injure est plutôt une grande louange ? [...] Oh qu'il est bon catholique, le fils de putain ! – Voyez un peu, dit alors celui du Bois, en entendant parler Sancho de la sorte, comme vous avez loué ce vin en le nommant fils de putain ! – Je dis, répondit Sancho, que je confesse reconnaître qu'il n'y a pas déshonneur à nommer quelqu'un fils de putain, quand il tombe sous l'entendement qu'on entend le louer. » Cervantès, *Don Quichotte*, tome II, traduction française de François de Rosset, Gallimard, Paris, 1949, p. 110 et 113.

105 Cf. Kripke, « Speaker's Reference and Semantic Reference », p. 260 et 261.

référentielle peuvent être considérées comme rigides puisque, justement, nous ne passons pas par la fonction attributive du désignateur et la détermination qualitative qui peut lui être associée. En revanche, cette rigidité est temporaire car une fois que nous nous sommes rendus compte de notre erreur, le mode d'emploi de l'expression change. Admettons que Paul soit celui que nous confondions avec Pierre et que ce dernier soit marié avec Jeanne. Nous apercevons Paul, que l'on confond toujours avec Pierre, en compagnie de Jeanne. On peut dire « Pierre a l'air serein » ou encore « le mari de Jeanne a l'air serein ». Dans l'un et l'autre cas, nous faisons bien référence à Paul, et ceci de manière rigide car nous pourrions tout à fait affirmer par exemple que si Pierre (ou le mari de Jeanne) était né au Tibet, il aurait pu être moine bouddhiste avec une telle attitude. Or si un ami à nos côtés nous fait remarquer qu'il s'agit en fait de Paul, « Pierre » retrouverait son usage (toujours rigide) normal et « le mari de Jeanne » son usage attributif (non rigide). L'intentionnalité semble imposer son mode de référence. Elle supprime la rigidité historique par une rigidité, disons, cognitive. Or, comme un état mental (ici épistémique) est susceptible de changer, le mode de référence intentionnel aussi. Si l'on peut dire que ce dernier répond du caractère rigide d'une expression dans son usage référentiel parce qu'il n'est pas sensible aux circonstances d'évaluation, on peut néanmoins reconnaître qu'il n'est pas tout à fait insensible puisqu'il dépend de l'état intérieur du locuteur. Il n'est pas sensible objectivement mais il l'est de manière subjective.

La rigidité n'est pas la seule à se confronter à l'intentionnalité. Retournons auprès de nos invités. Imaginons deux cas : (a) Il y a un homme (disons Paul) qui a l'air joyeux, il boit du cidre et personne ne boit de champagne ; (b) Il y a un homme qui boit du cidre (toujours Paul), il est joyeux et un homme à la mine maussade (disons Jean) boit du champagne. Que disent Donnellan, Russell et Frege de l'énoncé ( $\delta$ ) « l'homme au verre de champagne a l'air joyeux » ? Plaçons nous dans la situation (a). Pour Donnellan, nous venons de le voir, l'énoncé sera vrai parce que nous faisons, en fait, référence à Paul et que celui-ci est joyeux. Du côté de Russell, l'énoncé sera faux tout simplement parce qu'il n'y a personne tenant un verre de champagne. Selon la conception russellienne des descriptions définies en contexte propositionnel, une description définie implique un jugement existentiel. ( $\delta$ ) se traduit par « Il existe un objet et un seul qui est un homme et qui tient un verre de champagne et qui est joyeux ». Paul est bien un homme et il a bien l'air joyeux mais comme la structure logique de l'énoncé est composée essentiellement de conjonctions et comme Paul ne tient pas de verre de champagne, ( $\delta$ ) est tout simplement faux. Pour Frege et Strawson en revanche, ( $\delta$ ) n'est ni vrai ni faux car « l'homme au verre de champagne », devant servir à fournir une dénotation à la proposition, échoue à remplir son rôle. Dans (b), le constat est le même pour Donnellan : nous faisons toujours référence à Paul. Pour Russell, l'énoncé demeure faux : il y a bien un objet qui est un homme et qui tient un verre de champagne mais il n'est pas joyeux. Frege dira lui

aussi que l'énoncé est faux puisque « l'homme au verre de champagne » désigne bien un objet (Jean) et que lui attribuer la propriété d'être joyeux est incorrect.

Cet exemple nous permet de voir l'importance du contexte propositionnel. Il ne concerne pas le système en lui-même mais les conséquences de son application et les règles que l'on peut y associer. À ce propos je mentionnerais, puisque nous sommes dans la partie consacrée à la subjectivité que, d'un certain point de vue, la conception de Russell ne me satisfait pas. Lorsque l'on nous dit que le fils de X est malade alors que nous savons que le fils de X est en parfaite santé nous dirons que c'est faux. En revanche si X n'a pas d'enfant, il nous semble impossible de *dire* que l'énoncé « le fils de X est malade » est faux. On dira plutôt « Mais X n'a pas d'enfant ! ». Devant une situation pareille, on se retrouve démuné dans notre potentialité d'attribuer une quelconque valeur de vérité à un tel énoncé. Pour moi, l'analyse logique de Russell du langage naturelle ne rend pas compte de l'aspect tout à fait particulier et subjectif qu'est ce sentiment d'impuissance<sup>106</sup>. Cela ne veut pas dire que j'accorde une confiance totale au point de vue de Frege car si on a du mal à dire que « Bilbon trouva l'anneau » est un énoncé faux (« Bilbon » ne dénotant rien d'existant), on arrive à affirmer qu'entre « Bilbon trouva l'anneau » et « Bilbon ne trouva pas l'anneau » l'un est vrai et l'autre et faux ; contre Russell donc mais aussi Frege qui accorderait aux deux énoncés une vacuité vériconditionnelle.

### 3. À propos de l'abstraction

J'ai mentionné que la notion d' 'abstraction' pouvait trouver sa place dans un système sémantique et j'aimerais en dire quelques mots avant de conclure ce travail. Dans tout ce que nous avons vu, les termes de « concept » ou « propriété » renvoyaient à quelque chose d'objectif. Un concept en particulier est globalement considéré comme une fonction qui assignerait à des objets une place donnée et n'a que faire d'une aide subjective. Même chez Russell, l'universel n'est pas un élément psychologique. La fonction ne vient pas du locuteur. Mais, comme on l'a dit à propos du sens fregéen, on peut peut-être admettre que si la fonction en question est objective, il est néanmoins possible de considérer que son lien avec un désignateur est, lui, subjectif, et il n'est pas dit que cette attribution soit statique et définitive. Nous disons par exemple que "discrimination" n'a pas le même sens pour tout le monde selon que l'on en est victime ou non. Frege nous dirait que la différence n'est pas importante et qu'elle n'est qu'un ajout qui ne change pas le contenu du mot. On peut en effet considérer que « discrimination » est partagé équitablement entre tous mais je pense sincèrement qu'il n'est pas impossible de rendre compte des divergences subjectives de la

---

106 Pour un développement plus approfondi, cf. annexe D.

« compréhension » d'un terme au sein d'un système sémantique.

Nous l'avons vu avec Quine : le but du langage est de produire un résultat utile en société même si nous ne sommes pas sûr de vraiment dire la même chose qu'autrui avec les mêmes mots. Ce qui importe, c'est que vous leviez le bras lorsque le médecin vous demande de le faire, et non pas la jambe même si par « bras » vous n'entendez au final pas la même chose que lui. On me dira : « mais Frege rend compte de cela par le sens ». Peut-être mais il fait du concept 'bras' le même concept chez tout le monde. Je veux montrer qu'il est envisageable de ne pas avoir le même concept que quelqu'un d'autre sans pour autant en être réduit à ne pas pouvoir communiquer avec lui.

La notion d'abstraction est tombé en désuétude. En l'exploitant de nouveau, je pense que l'on peut fournir une explication convaincante de la formation subjective d'un concept et de son usage et que cette explication peut être compatible avec une vision purement objective du concept, car pourquoi un élément subjectif ne serait-il pas partageable dans son fonctionnement, même si le résultat est différent pour chacun ? Un individu forgerait par exemple un concept par conjonction d'abstractions le premier dépendant ainsi des dernières et résultant de l'expérience personnelle de l'individu et inaccessible à autrui. D'un point de vue général, cette idée me semble tout à fait convenir à des systèmes comme celui de Russell ou même celui de Carnap. On a trop tendance à opposer l'objectif et le subjectif et, pour être franc, je n'en vois pas la raison, surtout lorsqu'il s'agit d'étudier le langage naturel.

---

La subjectivité mérite vraiment sa place dans une analyse sémantique du langage naturel. Si la subjectivité fait peur et est rejetée à ce point c'est qu'elle entraîne un grand pessimisme et qu'elle semble non systématisable. Or, insérer un élément subjectif dans un système sémantique, ce n'est pas le rendre *totale*ment subjectif. Par exemple, nous pouvons considérer, dans la conception de Carnap, que l'intension est subjective dans le sens où c'est nous qui la forgeons *et* qui l'associons au mot (non pas de manière volontaire, au sens fort du terme), ce qui ne veut pas dire qu'une fois associée, elle n'ait pas un comportement objectif, ni qu'on ne peut pas retrouver la même chez d'autres sujets<sup>107</sup>.

---

107 Nous nous opposons ici à Frege pour qui le sens est différent de la représentation en ce sens que le sens est partageable et la représentation individuelle et unique. Il dit que le sens peut être le même sens chez deux individus alors que deux représentations ne seront que semblables. Pourquoi ne pourrait-on pas considérer que deux sens sont simplement semblables et non pas identiques ? Ils pourraient très bien différer quantitativement mais coïncider qualitativement. Ici nous allons encore plus loin en admettant que deux concepts peuvent être différents qualitativement et pourtant avoir le même emploi et conduire au même résultat social.

## Conclusion : quel chemin emprunter ?

L'étude lacunaire que nous avons faite dans le présent travail nous a été utile sur plusieurs points. Le premier est que cela nous a permis de mettre au jour un grand nombre d'éléments : ce dont le langage se sert et comment il s'en sert, même si cette liste n'est sans doute pas exhaustive. On a au moins pu dégager une vue d'ensemble de ce qu'est être un désignateur et par quels procédés. Principalement, un désignateur est utilisé pour faire référence, c'est-à-dire qu'il renvoie à un objet dans son objectivité. Pour cela, et selon le type de désignateur qu'il est, il motive différents outils et possède un comportement particulier. Un désignateur réagira différemment selon qu'il est sensible à un contexte quelconque (propositionnel, spatiotemporel, modal) ou non, parce qu'il peut renvoyer à certaines règles ou propriétés. Ce sont elles qui le rendent sensible ou l'immunise au contexte.

Nous avons vu qu'aucun système n'est exempt de critique. Il nous faut donc maintenant dégager les problèmes auxquels ils semblent répondre et ceux qu'ils soulèvent afin de voir ce qu'un système complet et cohérent doit prendre en compte. Nous avons notamment vu qu'un système sémantique doit expliquer les énoncés d'identité et l'apport épistémique qui en résulte. Le problème de la coextensionnalité nécessaire ne sera pas à négliger non plus. Ce dernier appelle à l'établissement d'une théorie de l'objet rigoureuse. Prenons un exemple. Qu'est-ce que l'extension de « cheval » chez Carnap ? C'est l'ensemble des chevaux, autrement dit la classe des objets qui répondent de la propriété d'être un cheval. Or est-ce que le cheval de Gandalf est un cheval ? Est-ce qu'une extension peut accueillir des entités non seulement réelles mais aussi possibles ? Et qu'en est-il des entités impossibles comme le cercle-carré ? Comme nous le voyons, ce problème provient directement de celui de la référence vide et des représentations sans objet. Peut-on faire référence à n'importe quoi ? Est-ce que tout peut être considéré comme un objet ?

Les théories de l'objet se préoccupent de la référence en tant qu'objet. Pour déterminer si nous faisons effectivement référence, encore faut-il savoir ce qui peut être une référence. La réponse apportée influera sur la manière dont nous pouvons renvoyer à un objet, étude qui passe par l'autre pan de l'analyse sémantique, celle des propriétés. Nous pouvons considérer ces propriétés comme objectives mais nous avons vu qu'il n'était pas impensable que la philosophie de l'esprit ait son mot à dire dans l'histoire et qu'une sémantique cognitive ne soit pas totalement à rejeter et pourrait très bien cohabiter avec une sémantique référentielle, les deux termes n'étant pas pour moi exclusifs.

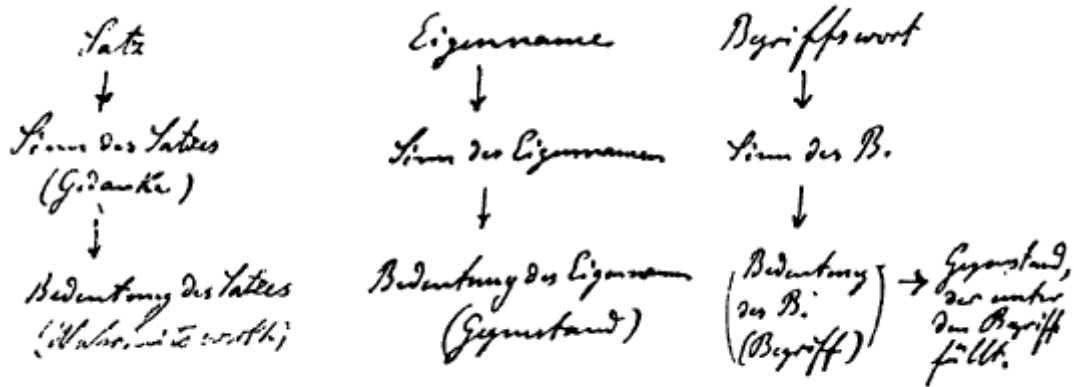
Si nous arrivons à construire un système à peu près stable concernant les désignateurs, l'étape qui suivrait serait d'établir un système sémantique rendant compte non plus des désignateurs,

mais de la phrase en elle-même. La plupart des auteurs font correspondre leur deux systèmes. Certains passages, s'ils conservent la même forme générale altèrent la nature des composants. Il nous faudra voir ce qu'il en est.

En admettant que la cognition joue un rôle dans la sémantique des désignateurs et qu'elle se transmette à la sémantique des phrases, nous pourrions de la même manière qu'avec les désignateurs, proposer un système qui serait greffé sur une vision plus globale comprenant le rapport entre la pensée humaine et le monde. Après tout, n'est-ce pas là le but du langage naturel ?

## Annexe

### A Schéma original de Frege



NB : La partie gauche concerne la phrase. Je n'en ai donc pas tenu compte puisque cela ne nous intéressera qu'ultérieurement.

### B Le cheval de Frege

La distinction fregéenne du concept et de l'objet est primordiale pour comprendre la différence entre prédicat et sujet. L'exposé de Frege dans « Concept et objet » est singulier pour plusieurs raisons. D'une part parce qu'il répond à une mauvaise interprétation qu'il entend corriger et d'autres par parce que si la thèse de Frege est acceptable, l'argumentation, elle, fait problème. Voyons ce qu'il en est.

Ce que l'on (Kerry) reproche à Frege c'est de faire paraître la notion d'objet et la notion de concept comme étant fondamentalement distinctes. Ce que dit Kerry<sup>108</sup> c'est qu'une chose peut *tantôt* avoir la propriété d'être un concept et *tantôt* la propriété d'être un objet. Pour Frege, une telle affirmation est inacceptable<sup>109</sup>. Il y a une différence de nature entre un concept et un objet. Prenons le concept 'cheval'. Dans l'expression « Gripoil est un cheval » et selon le système de Frege, « cheval » dénotera un concept qui aura pour caractère la propriété d'être un cheval et pour extension l'ensemble des chevaux. L'extension est composée d'objets. Le concept lui, s'il renvoie à ces objets n'est pas renvoyé par le désignateur « cheval » en tant qu'objet mais bien en tant que concept. On n'accède pas à 'cheval' comme on accède à Gripoil. Nous sommes en présence ici de deux comportements sémantiques différents selon Frege. Au-delà même de la différence de comportement, c'est une différence de *nature*. On peut bien dire quelque chose d'un concept. Nous l'avons fait un grand nombre de fois ici. Lorsque j'emploie les mots « le concept 'cheval' ... » c'est pour, ensuite, qualifier le concept ainsi nommé. Or, pour Frege, le concept 'cheval' n'est pas un concept mais un objet<sup>110</sup>. Le caractère contradictoire de l'affirmation est évident. Voyons comment

108 Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, p. 128

109 « [O]n pourrait, à la manière de Kerry, traiter la subsumption d'un objet sous un concept comme une relation où ce qui se trouve *une fois* avoir le statut d'un objet pourrait, une autre fois, avoir le statut d'un concept [...] mais on se trompe grandement si l'on pense réduire ainsi la difficulté ». *Ibid.*, p. 140.

110 « Le concept *cheval* n'est pas un concept » *ibid.*, p 131 et : « Les trois mots "le concept 'cheval' " désignent un objet et pour cette raison même ils ne désignent pas un concept au sens où j'emploie ce mot. » *ibid.*, p.130 ou

Frege tente de s'en sortir.

Il prend un exemple analogue : « Cette rose est rouge »<sup>111</sup>. Quand nous voulons parler du prédicat « est rouge » nous employons les mots « le prédicat "est rouge" » et nous pouvons dire « le prédicat grammatical "est rouge" appartient au sujet « cette rose ». Mais, précise Frege, dans la dernière phrase l'expression « le prédicat grammatical "est rouge" » n'est pas prédicat mais sujet. En fait Frege commet deux erreurs symétriques avec ces deux exemples. Comparons-les afin de bien nous rendre compte :

- (1) le concept 'cheval' n'est pas un concept ;
- (2) « le prédicat grammatical "est rouge" » n'est pas prédicat.

(2) est tout à fait correcte. Ce n'est néanmoins pas ce que veut dire Frege. Frege veut dire que « est rouge » dans « le prédicat grammatical "est rouge" » n'est pas prédicat. Or il dit, en utilisant les guillemets comme il le fait que c'est l'expression complète « le prédicat grammatical "est rouge" » qui n'est pas prédicat ce qui est exact. Pour que les exemples soient véritablement analogues il faudrait enlever les guillemets et là nous verrions bien qu'il sont similaires :

- (1) le concept 'cheval' n'est pas un concept ;
- (2b) le prédicat grammatical "est rouge" n'est pas prédicat.

Or nous ne pouvons plus accepter (2b) puisque « "est rouge" » renvoie à l'occurrence de « est rouge » dans « cette rose est rouge » où il est bien prédicat. De ce fait, nous ne pouvons pas valider (1) par (2). Il faudrait dire, pour être correct que « le concept 'cheval' » n'est pas un concept ; en effet, c'est une expression grammaticale, ou un sujet et il ne me semble pas que Frege assimile sujet et objet, et prédicat et concept même s'ils ont un lien. Frege s'y prend donc mal pour exprimer ce qu'il veut nous faire entendre.

Ce qu'il veut dire c'est que « le concept 'cheval' » et « cheval » (dans « Gripoil est un cheval ») n'ont pas la même *fonction*. Quand on emploie le concept 'cheval' – dans un emploi forcément prédicatif donc – on ne renvoie (dénote) pas au concept en tant qu'il est un objet mais en sa qualité de concept. Cela ne veut toutefois pas dire que « le concept 'cheval' » ne renvoie pas au concept 'cheval'. C'est juste qu'il ne le dénote pas de la même manière. La difficulté à mon avis vient du système fregéen en lui-même et de la notion de 'dénotation'. À partir du moment où l'on pose que « dénoter » à la même signification lorsqu'il s'agit d'un terme singulier et lorsqu'il s'agit d'un terme général, autrement dit que la dénotation de l'un est de même *nature* que la dénotation de l'autre, on ne comprend plus la différence entre le renvoi du premier et celui du second. Les deux renvois, nous l'avons dit, ont une forte connotation référentialiste. Or, il n'est pas possible de régler ce problème avec la notion de 'sens'. Le sens est certes la *manière* de dénoter, mais deux sens nous faisant accéder à la même chose, aussi différents soient-ils, ne changeront pas la nature de cette chose. Ce n'est donc pas tant la notion de 'concept' qui fait problème il me semble mais plutôt celle de 'dénotation' qui, comme nous le voyons, est la véritable source de notre tracas.

Il est maintenant facile de voir pourquoi Frege a absolument tenu à imposer une affirmation aussi contradictoire que « le concept 'cheval' n'est pas un concept ». Nous sommes d'accord pour dire que « le concept 'cheval' » n'est pas un concept par contre nous affirmons que cette expression renvoie bien à un concept, en tant qu'il est un objet. Comment sinon pourrait-on parler d'un concept et définir la notion même de 'concept' ? Frege s'y est mal pris mais le principe selon lequel les termes généraux et singuliers ne renvoient pas aux choses sous le même aspect tient toujours, ce que les arguments de Kerry, que nous acceptons, n'invalident pas. Si deux désignateurs

---

encore : « [D]es expressions telles que "le concept *F*" désignent non pas des concepts mais des objets ». *Ibid.*, p. 134.

111 Cf. *ibid.*, note 2 p. 131.



n'ont pas le même comportement c'est donc qu'ils ne sont pas *employés* de la *même manière*. Nous pourrions appeler cette particularité la « sensibilité au contexte propositionnel », les expressions ne révélant toute leur dimension qu'au sein d'une phrase.

Chez Frege la fluctuation des termes est relativement vite fixée. Les articles font pratiquement tout le travail de détermination de l'emploi que l'on va faire des désignateurs. On pourrait même dire qu'ils y contribuent. On voit par exemple tout de suite que « le cheval » va dénoter un objet et servir de sujet (mais est-ce vraiment le cas ? Ne dit-on pas « le cheval est un animal formidable » ?). En revanche « un cheval » demande plus d'éléments car nous pouvons l'employer soit comme sujet indéterminé (« *un cheval* est tombé ») soit comme prédicat (« Gripoil est *un cheval* »)<sup>112</sup>. Nous trouvons une dépendance similaire chez Russell pour qui un désignateur n'a pas de signification en-dehors d'une proposition<sup>113</sup>. L'arrière-plan est cependant radicalement différent. Russell considère en effet qu'une proposition exprime un fait et qu'une expression dénotante n'est qu'une *partie*, un morceau de fait et qui ne peut constituer un fait à elle seule. La dépendance propositionnelle dépend d'un point de vue ontologique sur la primauté du fait par rapport à la chose, à l'instar de Wittgenstein<sup>114</sup>.

### C Carnap et la multiplication intempestive des entités

Carnap reproche<sup>115</sup> au système de Frege d'avoir une fâcheuse tendance à multiplier les entités, ce que conçoit très bien ce dernier<sup>116</sup>. Pour un désignateur donné, on lui associe une dénotation (objet) et un sens. Or, pour parler de ce sens, il faut le nommer, autrement dit apporter un nouveau sens pour ce nouvel objet. Or pour parler de ce dernier sens, il faut encore un autre sens etc. Carnap résume cela dans un schéma (légèrement modifié) :

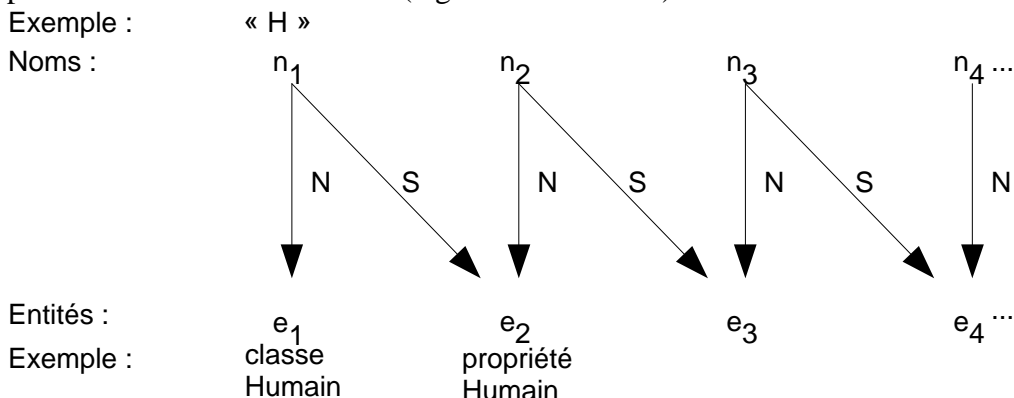


Schéma  $\alpha$ . Duplication des entités dans le système de Frege d'après Carnap<sup>117</sup>

112 Il faut bien évidemment accepter la distinction fregéenne entre la relation d'identité ( $a = b$ ) et la relation de prédication ( $Fa$ ), sans quoi tout tombe à l'eau, ainsi que nous pouvons le dire de Mill et Carnap. Pour Mill, un nom d'individu peut se prédiquer d'un objet (Recanati, *op. cit.*, p.43) mais, en fait on ne voit pas bien comment cela est possible puisque un nom propre en particulier n'a pas de connotation autrement dit aucune propriété singularisante. Chez Carnap, comme n'importe quel terme possède à la fois une extension et une intension, un énoncé tel que « Ce cheval est Gripoil » peut tout aussi bien être traduit en « Ce cheval à la propriété (concept d'individu) Gripoil » ou bien en « Ce cheval fait partie de la classe (ne comportant qu'un seul élément) Gripoil ».

113 « Ceci est le principe de la théorie de la dénotation que je souhaite défendre : les phrases dénotantes n'ont jamais de signification [(« *meaning* »)] en elles-mêmes, mais chaque proposition dans lesquels ces expressions verbales apparaissent ont une signification. », Russell, « On denoting », p. 480, trad.

114 Pour qui le fait est le véritable constituant du monde. Cf Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, 1.1, p. 33.

115 Carnap, *Signification et nécessité*, § 30, p. 214 à 216.

116 « Si l'on veut parler du sens d'une expression "A", il suffit de recourir à la tournure "le sens de l'expression 'A' ", Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, « Sens et dénotation », p. 105.

117 Carnap, *op. cit.*, p. 215.

Alors d'une part, ce schéma reflète la mécompréhension de la conception de Frege par Carnap. La flèche « N » devrait plutôt se trouver entre,  $e_2$  et  $e_1$  plutôt qu'entre  $n_1$  et  $e_1$ , la dénotation fregéenne étant *indirecte* (cela ne change certes pas le résultat). D'autre part, et conséquemment, il est étrange que Carnap n'ait pas vu que ce schéma correspondait en tout point à son système. Il suffit de remplacer « N » et « S » qui désignent bien sûr respectivement le renvoi à l'objet (dénotation) et le renvoi au sens (expression) du désignateur par, toujours respectivement, « E » et « I » autrement dit le renvoi à l'extension et à l'intension. Quoi qu'il en soit, Carnap pense que son système permet d'éviter la multiplication infinie des entités auxquelles nous pouvons faire référence :

Dans le cadre de la méthode de l'extension et de l'intension, en revanche, à la place d'une suite infinie d'expressions, nous n'avons besoin, dans le langage-objet, que d'une seule expression [(« H »)] [...] ; et, en liaison avec cette unique expression, nous ne parlons, dans le métalangage, que de deux entités, à savoir son extension et son intension.<sup>118</sup>

Quelle différence alors y a-t-il alors entre les deux systèmes ? Afin d'y voir plus clair, prenons un désignateur, disons « le chat d'Alice » que l'on nommera  $D$ . À ce désignateur est associé chez Frege un sens  $s$  et une dénotation (un objet)  $d$ . Pour parler de  $d$ , nous employons  $D$  (pour parler du chat d'Alice nous employons l'expression « le chat d'Alice ») ou alors l'expression « la dénotation de  $D$  ». Or pour parler de  $s$ , autrement dit, du mode d'accès à  $d$ , il faut employer un autre mot,  $D'$  (« le sens de "le chat d'Alice" ») qui sera le désignateur de  $s$  et aura un sens  $s'$ . Que se passe-t-il chez Carnap ? Nous avons un désignateur  $D$ , une extension  $e$  et une intension  $i$ . Pour Carnap, cela s'arrête ici. Or, nous parlons bien de l'intension  $i$  de  $D$  de même que de son extension  $e$ . Comment sinon Carnap aurait-il pu construire son système ? Donc nous avons bien deux expressions, l'une  $D_1'$  (« l'extension de  $D$  ») renvoyant à  $e$  et l'autre  $D_2'$  (« l'intension de  $D$  »), renvoyant à  $i$ . Dès lors, puisque nous *parlons de* l'intension de  $D$ ,  $D_2'$  est une expression, autrement dit un désignateur et par là, il possède lui aussi une extension  $e'$ , qui est  $i$  et une intension  $i'$  qui est différente de l'intension de  $D$ . L'intension de  $D$ , en effet, est le concept d'individu Le chat d'Alice dans la terminologie carnapienne. L'intension de  $D_2'$  est, quant à elle, la propriété Intension de  $D$ , autrement dit la propriété Concept d'individu Le chat d'Alice qui est la propriété d'une *intension* particulière ce qui n'est pas être la propriété Le chat d'Alice qui est la propriété d'un *objet physique*<sup>119</sup>. Il me semble difficile de réduire l'une à l'autre, de même que Carnap trouvait impossible de réduire le sens d'un désignateur au sens du désignateur nommant ce sens.

Avant de finir avec cela, une question se pose. Carnap en effet se penche sur la question du sens fregéen, et nous l'avons suivi sur ce terrain-là en montrant que son concept d'intension suscite les mêmes critiques. Mais qu'en est-il de la dénotation et de l'extension ? Quelle est la dénotation de « la dénotation de "le chat d'Alice" » ? « Le chat d'Alice » dénote le chat d'Alice  $d$ . Donc « la dénotation de "le chat d'Alice" » dénote la dénotation de  $D$  qui est  $d$ . Ainsi la dénotation de « la dénotation de  $D$  » est toujours  $d$ . Le même raisonnement peut s'appliquer au système de Carnap car l'extension de  $D$  c'est  $d$  ; et l'extension de « l'extension de  $D$  » sera de la même manière,  $d$ .

Au final, le sens et l'intension ont un comportement sémantique différent de la dénotation et de l'extension<sup>120</sup>. Ce caractère étrange provient du fait que le sens, quand il est l'objet d'un désignateur, n'a plus la même fonction tout comme c'est le cas de l'intension. En revanche, l'extension ou la dénotation, en tant qu'objets ne peuvent être le sens ou l'intension d'un autre désignateur. C'est en nous penchant sur l'usage des expressions que tout cela s'éclaire<sup>121</sup>. L'accumulation du terme « extension » (ou « dénotation ») au sein d'un désignateur est redondant,

118 *Ibid.*, p. 216.

119 Faisons fi des problèmes d'existence ici.

120 Il est ironique de constater que l'un des points le plus à même de rapprocher Carnap de Frege de manière générale, à savoir l'identité de (certain) comportements sémantiques et de leur concepts respectifs, soit précisément le point que ce dernier rejette.

121 Cf. *supra* B.

le terme est transparent. Par contre, ce n'est pas le cas de l'intension (du sens) qui, à chaque itération change l'extension (et donc l'intension) du désignateur, même s'il est vrai que plus on invoque le concept d'intension et plus on a du mal à voir à quoi l'intension d'un tel désignateur quelque peu « surchargé » peut correspondre (qu'est-ce que la propriété de la propriété de la propriété de ... ?). Carnap a donc raison d'être méfiant du sens fregéen même si cela n'empêche pas son propre système d'être le sujet des mêmes troubles. Ainsi, sens et dénotation, intension et extension, n'ont pas les mêmes propriétés sémantiques et, à ce propos, il est difficile d'imaginer une réduction du concept d'extension à celui d'intension et *vice versa* comme Carnap l'envisage<sup>122</sup>.

Pour finir, il faut préciser que Carnap veut à tout prix s'affranchir de ce qu'il nomme la relation de nomination qui pour lui pose de graves problèmes (et qu'il introduit dans le même paragraphe). Il construit donc son système sans employer le terme de « nomination » ou autre apparenté. Ce que l'on peut dire, c'est qu'il ne semble pas, au vu de ce que nous avons mis à jour, qu'il y soit arrivé et que ce n'est pas le fait de ne pas employer *lexicalement*, si je peux dire, un terme, qu'on ne l'utilise pas<sup>123</sup> *conceptuellement*. De plus ce qu'il nomme « l'antinomie de la relation de nomination » concerne l'emploi d'expressions en contexte oblique, ce qui est différent de ce qui est exposé ci-dessus.

## D Le mirage russellien

L'analyse russellienne des expressions dépourvues de référence et de son élargissement par Quine après lui se présente ainsi. Prenons « le lapin de ma voisine ». N'étant jamais allé chez elle, je ne peux y attester de la présence d'un lapin. En disant ( $\alpha$ ) « le lapin de ma voisine est blanc » on produit un énoncé, dans le cas où ma voisine n'a aucun lapin, dont la description définie ( $\beta$ ) « le lapin de ma voisine » est dépourvu de référence. On pourrait dire, certes, qu'elle ne possède aucun animal de cette sorte, mais que nous pouvons néanmoins *penser* à un tel animal, nous en forger une *idée*. Quine répondrait<sup>124</sup> à cela que personne, et c'est très vraisemblable, ne confondrait le lapin et l'idée-de-lapin. Il y a une incommensurabilité flagrante entre les deux. Mais alors, comment rendre compte de l'expression ( $\beta$ ) si elle ne renvoie à rien ?

Pour Russell le langage naturel n'est pas transparent. Il masque sa structure logique. En disant ( $\alpha$ ), nous disons plus que cela. Nous impliquons notamment qu'il y a un certain objet  $x$  tel que  $x$  est un lapin ( $Lx$ ), qu'il existe un certain  $y$  tel que  $y$  est ma voisine ( $V_r y$ ) que  $x$  appartient à  $y$  ( $Axy$ ), que  $x$  est blanc ( $Bx$ ) et enfin que  $x$  et  $y$  sont uniques. ( $\alpha$ ) devient donc :

$$(\gamma) \exists xy \{Lx \bullet V_r y \bullet Axy \bullet Bx \bullet \forall wz [ (Lw \bullet V_r z \bullet Awz \bullet Bw) \rightarrow (w = x \bullet z = y)]\}$$

De ce fait, dire ( $\alpha$ ) c'est affirmer l'existence de  $x$  (et  $y$ ). S'il y a effectivement un lapin dans l'appartement du dessus, alors l'énoncé est vrai. Dans le cas contraire il est faux et il n'existe *aucun objet* tel qu'un lapin blanc. Parler d'un objet c'est donc poser son existence et être, pour Quine, c'est avant tout être une variable liée. Par conséquent soit l'objet existe et est donc un objet, soit il n'existe pas et donc n'est pas un objet. Qui plus est, l'objet impossible retourne au néant puisqu'il impose lui-même sa non-existence.

Dans « De ce qui est », Quine nous montre ainsi avec quelle vigueur nous pouvons nous servir du rasoir d'Ockham en radicalisant l'analyse de Russell (en l'étendant notamment aux noms propres qu'il analyse en terme de descriptions définies). Cette attitude est méthodologique dans le sens où elle répond chez Quine à une exigence de simplicité et de parcimonie. Cela va le conduire à

122 Cf. *ibid.*, § 23 et 33.

123 Inconsciemment bien sûr.

124 Quine, « De ce qui est », in *Du point de vue logique*, p. 26.

un extensionnalisme extrême<sup>125</sup> car, puisque sa ligne de conduite est d'éliminer toute entité inutile, il ira jusqu'à nier l'hypostase de l'intension et de la signification<sup>126</sup>.

Le point qui me trouble est que l'analyse russellienne semble défectueuse sur au moins un aspect, propre à l'attitude éliminativiste. Celui-ci est qu'elle ne semble pas rendre compte du phénomène de l'implication linguistique, ce qu'aurait pu lui reprocher Frege et que Strawson notamment a effectivement montré<sup>127</sup>. L'analyse logique ( $\gamma$ ) du langage naturel n'est pas une traduction, c'est une extrapolation car, dans ( $\beta$ ), l'existence de la référence n'est pas *affirmée* mais *présupposée* et s'impose comme une sorte d'« évidence ». Par conséquent, x et y ne sont plus des variables liées. Et Strawson de conclure que le langage naturel n'est pas totalement formalisable « car le langage ordinaire n'a pas de logique exacte »<sup>128</sup>. C'est une chose que de dévoiler une illusion en se plaçant directement sur son lieu d'apparition et de constater qu'il n'y a rien – et cela est d'ailleurs pourvu d'une grande utilité<sup>129</sup> –, c'en est une autre de l'expliquer.

Prenez, pour illustrer ce propos, le phénomène du mirage « froid » ou « supérieur » qui nous fait par exemple voir un bateau flotter dans les airs.

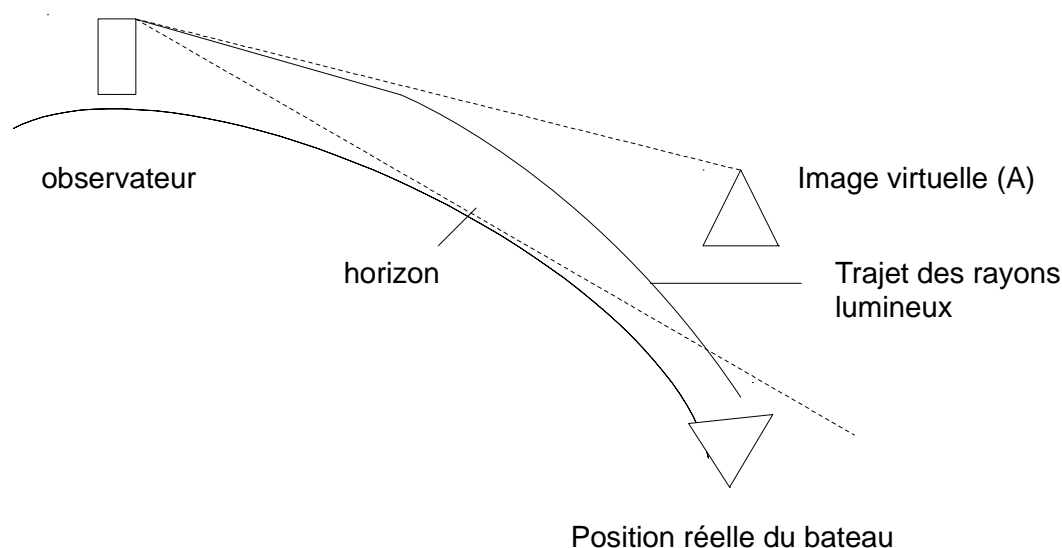


Schéma  $\beta$ . Mirage froid

Si nous calquions la position de Russell à propos du langage naturel sur ce phénomène, il nous suffirait d'aller en A (d'analyser un énoncé) et de constater qu'il n'y a pas de bateau (que ce à quoi nous faisons référence n'existe pas). Cela dissipe la confusion dans laquelle nous avons pu tomber en voyant un bateau volant mais n'explique pas du tout pourquoi nous l'avons vu (pourquoi nous avons pu croire qu'il y avait un objet auquel nous faisons référence). Une conception du type

125 Nuancé par la suite, principalement sur les entités mathématiques, qui bénéficient d'un traitement de faveur en ce qu'elles sont « indispensables » aux sciences.

126 Cf. Quine, « Le mythe de la signification ».

127 Cf. Strawson, *On referring*.

128 *Ibid.*, p. 230, trad.

129 En adoptant la thèse frégréenne, on ne peut m'imputer quelque mensonge que ce soit lorsque je vous affirmais la blancheur du lapin de ma voisine puisque chez Frege, ma proposition ne possédait aucune valeur de vérité. Chez Russell en revanche, cela permet au moins de tout distinguer en vérité d'une part et fausseté d'autre part. Utile donc sur un plan judiciaire ou moral par exemple mais insuffisant à mon avis sur le plan du langage naturel (en tant que phénomène ou créateur de phénomènes).

fregéen dirait de la même manière qu'il n'y a pas de bateau tout en maintenant le phénomène dans un cadre théorique qui l'intégrerait, ce qui permettrait de proposer une explication telle que la courbure des rayons lumineux du au changement d'indice de réfraction de l'air etc. dans notre analogie, ce qui me semble nettement plus satisfaisant.

## Bibliographie

### Corpus primaire

- Carnap Rudolf, *Signification et nécessité*, traduction française de François Rivenc et Philippe de Rouilhan, Gallimard, Paris, 1997.
- Donnellan Keith S., « Reference and Definite Descriptions », in *Readings in the Philosophy of Language*, édité par Peter Ludlow, The MIT Press, 1997.
- Frege Gottlob, *Écrits logiques et philosophiques*, traduction française de Claude Imbert, Éditions du Seuil, Paris, 1971.
- Kripke Saul, *La logique des noms propres*, traduction française de Pierre Jacob et François Recanati, Les Éditions de Minuit, Paris, 1982.
  - « Speaker's Reference and Semantic Reference », in *Midwest Studies in Philosophy, II*, 1977, version numérique.
- Nelson R. J., *Naming and Reference*, édité par Ted Honderich, version numérique.
- Putnam Hilary, « La signification de "signification" », in Fisette Denis et Poirier Pierre, *Philosophie de l'esprit : Problèmes et perspectives* (recueil), Vrin, Paris, 2003.
- Russell Bertrand, *The problems of philosophy*, Oxford University Press, Oxford, 2001.
  - « On Denoting », in *Mind, New Series*, vol. 14, n°56, 1905, version numérique.
  - *An inquiry into meaning and truth*, George Allen and Unwin Ltd, London, 1940

### Corpus secondaire

- Ambroise Bruno et Laugier Sandra, *Philosophie du langage : Signification, vérité et réalité* (recueil), Vrin, Paris, 2009.
- Austin John Langshaw, *Quand dire, c'est faire*, traduction française de Gilles Lane, Éditions du Seuil, Paris, 1970.
- Benoist Jocelyn, *Représentations sans objet, Aux origines de la phénoménologie et de la philosophie analytique*, PUF, Paris, 2001.
- Burgess John P., *Saul Kripke, Naming and Necessity*, version numérique.
- Fisette Denis et Poirier Pierre, *Philosophie de l'esprit : Problèmes et perspectives* (recueil), Vrin, Paris, 2003.
- Libera Alain (de), *L'art des généralités : Théories de l'abstraction*, Aubier, Paris, 1999.
- Ludwig Pascal, *Le langage* (recueil), GF Flammarion, Paris, 1997.
- Meinong Alexius, *Théorie de l'objet et Présentation personnelle*, traduction française de Jean-

François Courtine et Marc de Launay, Vrin, Paris, 1999.

- Ockham Guillaume (d'), *Intuition et abstraction*, traduction française de David Piché, Vrin, Paris, 2005.
- Putnam Hilary, *Raison, vérité et histoire*, traduction française d'Abel Gerschenfeld, Les Éditions de Minuit, Paris, 1984.
- Quine Willard Van Orman, *Du point de vue logique : Neuf essais logico-philosophiques*, traduction française sous la direction de Sandra Laugier, Vrin, Paris, 2003.
  - « Le mythe de la signification », in Ambroise Bruno et Laugier Sandra, *Philosophie du langage : Signification, vérité et réalité* (recueil), Vrin, Paris, 2009.
- Recanati François, *Le sens littéral : langage, contexte, contenu*, traduction française de Claude Pichevin, Éditions de l'éclat, Paris-Tel-Aviv, 2007.
  - *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, Gallimard, Paris, 2008.
- Strawson Peter Frederick, *On referring*, 1950, version numérique.
- Wittgenstein Ludwig, *Tractatus logico-philosophicus*, traduction française de Gilles-Gaston Granger, Gallimard, Paris, 1993.

## RÉSUMÉ

Le travail présenté ici a pour but de dévoiler la structure sémantique de désignateurs tels que les noms propres ou les descriptions définies. Il s'agit en particulier de répondre à cette question : « Comment un désignateur fait-il référence ? ». Plus précisément, cette étude est une analyse critique de divers systèmes sémantiques ou conceptions issus de la philosophie analytique (Mill, Frege, Russell, Kripke, Kaplan ou encore Donnellan par exemple) et a comme axe principal le débat entre le référentialisme et le descriptivisme. L'aspect cognitif des modes de référence n'est pas négligé pour autant même s'il n'est étudié que plus succinctement et seulement à titre d'ouverture. L'analyse des différentes théories permet de mettre au jour différents modes de renvoi, les présupposés qui les sous-tendent et les conséquences qu'ils entraînent. Sont ainsi exposés les tensions entre différentes conceptions mais aussi les problèmes qui leur sont internes. Ce travail n'étant que la préparation à une future étude, il ne se veut pas exhaustif et n'apporte aucune réponse au problème qu'il présente mais permet d'y voir plus clair et propose quelques pistes qui pourront être approfondies par la suite.

## SUMMARY

The goal of the work presented here is to reveal the semantic structure of designators like proper names or definite descriptions. In particular, that means we have to answer this question: "How a designator is referring?". More precisely, this study is a critical analysis of various semantic systems or conceptions coming from analytic philosophy (Mill, Frege, Russell, Kripke, Kaplan or Donnellan for example) and has the debate between direct reference and descriptivism as its main axis. The cognitive aspect of referring ways yet is not ignored but is studied more briefly and only as an introduction. The analysis of the different theories allows us to unearth different modes of reference, the presuppositions that stand behind and the consequences they lead to. Thus are exposed the tensions between different conceptions as well as their inner problems. Being only the preparation of a coming study, this work doesn't claim to be exhaustive and brings no answer to the problem presented but gives some light on the matter and indicates some ways which can be explored afterwards.

**MOTS CLÉS** : philosophie analytique, sémantique, référence, référentialisme, descriptivisme, cognitivisme.

**KEYWORDS** : analytic philosophy, semantics, reference, direct reference, descriptivism, cognitivism.